

« La partie la plus intéressante des mémoires d'un homme est souvent celle qu'il n'écrit pas »

PREMIER CAHIER DE MES MEMOIRES 1861 à 1881 (ENFANCE ET JEUNESSE)

Note préalable :

J'ai déjà écrit les mémoires de ma vie dans une série de petits cahiers. Mais la partie qui est relative à mon enfance et à ma jeunesse est dispensée moitié sur des feuilles détachées, moitié sur un cahier qui comprend d'autres notes.

Je crois donc nécessaire de réajuster toute cette première partie dans ce cahier qui va devenir le premier cahier de mes mémoires.

Maurice Ajam

19 janvier 1931

Anniversaire de la naissance de mon fils qui aurait aujourd'hui 41 ans.

Mon enfance

J'ai été inscrit le 11 juin 1861 sur les registres de l'état civil de la commune de Ruillé-sur-le-loir sous les prénoms de Pierre, Louis, Maurice Ajam. C'est mon grand-père Jacques Marteau qui fit la déclaration. Mon prénom principal est celui de mon père Pierre Joseph Ajam. Ainsi que c'était la coutume dans l'Indre, on l'appelait simplement « Ajam », parce qu'il était l'ainé. Jamais ma mère ne l'a appelé autrement. Malgré l'ordre choisi, personne n'a songé à me donner mon premier prénom et j'ai toujours été appelé Maurice en mémoire d'un ami de collège de mon père, Maurice Pinoteau, mort élève de l'Ecole polytechnique et dont mon père avait conservé un souvenir ému.

C'est bien étonnant qu'on ne m'ait pas infligé le prénom de Joseph car ce saint était en grande vénération dans ma famille. Le puîné de mon père s'appelait Joseph Paul, le troisième fils Urbain Joseph et la fille Joséphine.

La maison où je suis né existe encore (1931) telle qu'elle était. Elle dépendait d'un petit bordage de 9 hectares qui comprenait surtout de la vigne et qui s'étendait au bas du coteau derrière le mur de la communauté des Sœurs, sur la route de Ruillé à La Chapelle-Gaugain, à 600 mètres du bourg.

La maison était un simple rez-de-chaussée avec grenier et cave ; elle était composée de quatre pièces et d'une écurie où d'ailleurs il n'y eut jamais aucun bétail. La plus belle chambre, celle où je suis né, était par derrière. La pièce principale où couchaient mes grands-parents et dont la cheminée était large et haute comme dans les vieilles fermes servait de cuisine et de fournil. Ma grand-mère boulangeait encore le pain dans une grande maie et elle l'enfournaît dans le four placé au milieu de la cheminée.

La maison était à environ un kilomètre de la belle rivière Le Loir dont les eaux calmes et profondes étaient si poissonneuses. Pays très pittoresque, ignoré à cette époque et devenu aujourd'hui la proie des touristes. A une très petite distance de Champardière (c'était le nom du bordage) se trouvait la jolie ferme de Tortaigne - dont le nom à lui seul est un poème - traversée par un délicieux petit ruisseau plein de cascades et bourré d'écrevisses. C'est là que vivaient mes jeunes amis Dubreil. Plus haut sur la route la ferme de Champierrom où demeurait le cantonnier Rousselet. Tout le long de coteau jusqu'à Poncé, des caves et encore des caves creusées dans le roc sous la vigne même dont elles contenaient le vin. Les vigneronns fort nombreux n'étaient pas tout à fait des troglodytes car ils avaient leur petite maison au bourg, mais, comme ils passaient les deux tiers de l'année dans leurs caves, on voyait sortir constamment au ras du sol une fumée blanche produite par le feu qu'ils entretenaient dans leur sous-sol. Cette fumée fut un des étonnements de mon enfance.

Dans le tréfonds de ma mémoire, j'aperçois fort bien un petit bout d'homme en culotte courte, très remuant, querelleur en diable, faisant en même temps le désespoir et le bonheur de sa chère grand-mère Anne Marteau... Elle appartenait à la race de ces paysannes travailleuses, énergiques, intelligentes, à l'esprit incroyablement ouvert et chez lesquelles d'excellentes qualités naturelles remplaçaient avantageusement l'instruction.

Je me demande comment je puis avoir conservé un fond d'égoïsme, alors que mon cerveau d'enfant a reçu tant d'impressions de dévouement, de l'inépuisable bonté, de l'esprit de sacrifice dont ma grand-mère faisait preuve. Elle était toute petite, mais tout le monde affirmait qu'elle avait été fort jolie. Elle n'était pas riche, la chère femme, mais je n'ai jamais vu un malheureux qui n'ait été accueilli par elle, qui n'ait bu et mangé à la maison et emporté le petit sou traditionnel.

Il en venait des dizaines de râleurs qui s'indiquaient l'un à l'autre le toit hospitalier. Bah ! Qu'importait à la brave femme ? Bonne et chère grand-mère, si le « Grand Tout » auquel je crois possède vraiment dans un coin de ciel le Paradis vers lequel se tournaient tes espérances de femme pieuse, quelle belle place il doit t'y avoir donnée !

Son nom de famille était Anne Agathe Béchis. Elle était née à Lavenay en 1808 dans une petite maison que je vois encore près du Calvaire en face le chemin qui conduit dans le petit cimetière où sont enterrés une grande partie de mes ancêtres. J'avais à peine 3 ans quand la mère de ma grand-mère a été ensevelie. Ce fut pour moi une grande réjouissance parce qu'on m'avait donné un petit cierge à porter dans le cercueil. Le revers de la médaille est que je reçus une fessée parce que j'avais fait couler de la cire sur mon vêtement.

Mon grand-père Jacques Louis Marteau était, lui, de la Chapelle-Gaugain. Son père était le propriétaire de la ferme de L'Annaie dont je possède encore les débris. Cette famille Marteau jouissait jadis d'une certaine aisance. Avec la famille Blot à laquelle elle était alliée, elle possédait les plus belles terres du pays. On m'a affirmé qu'un de mes ancêtres cultivait cent hectares. La légende veut que le père Blot, grand-père maternel de Jacques Louis, royaliste convaincu, ait acquis les biens du clergé uniquement pour les conserver et les rendre après la Révolution. Il était donc chouan- et pas mal ivrogne. Il circule encore sur son compte, dans le pays, une histoire assez drôle. Comme il revenait un soir du marché de La Chartre par

une pluie battante, il se trouva que le cassis du chemin qui existe encore près de la ferme de Perray fut envahi par l'eau. A côté de ce cassis se dressait une croix au creux de laquelle on avait placé une statuette de la vierge... Le père Blot qui avait bu un coup de trop vit que, pour traverser, il serait obligé de sauter d'une grosse pierre à une autre pierre. L'entreprise était malaisée. Il eut recours à la Sainte-Vierge et lui fit cette prière : « *Ah ! Bonne vierge Marie, si tu permets que je traverse le gué sans tomber, je te jure que je ne boirai plus jamais !* ».

Sitôt passé, il se retourna vers la croix, lui montra le poing et s'écria « *Ah ! Si ! Nom de Dieu ! J'boirai encore !* ».

Mon bisaïeul, gendre de ce bon poivrot, eut trois enfants : Mon grand-père Jacques, une fille Louise et un puiné Gervais. J'aurai occasion sans doute de dire ce que ces deux derniers sont devenus. Pour l'instant, je m'en tiens à mon grand-père Marteau et à sa femme.

Jacques Marteau était un grand et beau gars, mince, élancé et qui fut aimé des filles. Après s'être destiné à la culture, il fut placé chez un marchand de chevaux.

Il se maria d'assez bonne heure avec Anne Béchis et ne la rendit pas très heureuse parce qu'il avait, quoique honnête et bon garçon, un tempérament bambocheur. Il était joueur et, sans être alcoolique, ne détestait pas la bouteille...

Le ménage s'établit à La Chartre-sur-le-Loir. Mes grands-parents devinrent aubergistes à l'enseigne de Saint-Nicolas. Le mari s'occupait de son commerce de chevaux ; sa femme, très débrouillarde, fine cuisinière, ne tarda pas à se créer une clientèle. Son auberge avait la réputation d'être la meilleure du canton. Ma mère qui fut fille unique était née avant l'établissement à La Chartre, à La Chapelle-Gaugain, en 1830. Elle avait reçu une mince instruction chez les sœurs de Lavenay lesquelles occupaient le vieux bâtiment qui se trouve à côté du cimetière et qui existe encore (il est le local de l'école privée). Dès qu'elle put travailler, elle alla aider sa mère et, à elles deux, elles dirigèrent l'auberge qui eut son heure de prospérité. A 20 ans, ma mère, était une fort belle fille, très brune, avec des yeux d'un noir grain de café. Elle était petite mais bien prise. J'imagine que ma fille Sido lui a beaucoup ressemblé. Anne Louise était sauvage et les clients la respectaient comme ils respectaient ma grand-mère qui savait remettre les galants en place. Vers 1891, l'auberge de Saint-Nicolas vit arriver un nouveau client. C'était un jeune homme d'une corpulence assez forte, mais ayant de beaux yeux bleus, avec ce qu'on appellerait aujourd'hui l'aspect d'un athlète complet. Il était doux, intelligent, réservé et d'une sagesse exemplaire, mangeant bien, buvant peu, travaillant comme un bœuf au labour. Il y avait un contraste absolu entre la bonne Anne Marteau et ce blond étranger qui semblait originaire du Nord. Du contraste naît souvent l'amour. Ce fut en effet le coup de foudre !

Comment la destinée avait elle conduit Pierre Joseph Ajam à La Chartre ? Par une suite d'événements assez ordinaires. Mon père était né comme ma mère en 1890 ; il avait six mois de moins qu'elle. Je crois qu'il était de juin et elle de janvier.

La famille Ajam qui ne fut jamais très nombreuse avait, disent les uns, émigré d'Irlande dans le Berri au commencement du XVIII^e siècle, était suivant les autres, d'origine

sarrazine. D'après cette dernière version qui me fut affirmée par le sénateur de l'Indre Forichon, il y aurait toujours eu, au moins depuis la bataille de Poitiers, une population d'origine arabe autour d'Issoudun. C'est une race spéciale, très indépendante, ayant un caractère ethnique différent de celui des autres berrichons, de mauvaise tête et de bon cœur, travailleuse mais toujours prête à la révolte. En arabe, Ajam veut dire : agréable à voir. Ainsi, dans *Les Mille et Une Nuits* on lit : Samarcande-el-ajam, comme nous disons : Mantes-la-Jolie.

La première version (celle qui fut toujours admise par mon père) est que notre famille est bien de souche irlandaise. Les premiers Ajam seraient des fabricants de draps, artisans émigrés d'Irlande au moment même où émigre la famille McMahon.

Cette affirmation est confirmée par Madame Zulma Carraud, romancière qui eut son heure de notoriété et dont il est beaucoup question dans la correspondance d'Honoré de Balzac (on a même prétendu qu'elle fut sa maîtresse). Zulma Carraud dont le mari était ingénieur à la fonderie de Ruelle (près Angoulême) et qui était elle-même d'origine berrichonne semble avoir renseigné Balzac sur Issoudun lorsque le grand écrivain écrivit *La Rabouilleuse*. C'est elle aussi qui attira Balzac à Angoulême lorsqu'il commença *Illusions perdues*.

Elle a certainement connu notre famille, car elle a écrit dans un volume de la bibliothèque rose *Les goûters de la grand-mère* l'histoire d'un de mes arrière-grands-oncles, Cyr Ajam, qui fut élève de Carême et a été un des cuisiniers les plus réputés du XVIII^e siècle. Cyr Ajam fut d'abord « chef » chez l'archevêque de Bourges, remarqué à Paris chez l'ambassadeur de Prusse et enfin embauché par le grand Frédéric dont il servit le Vatel. Mme Carraud déclare même que Frédéric II qui avait une estime particulière pour son maître-queue lui donna le grade de colonel. Il était plus chiche d'argent que d'honneurs ! Quoiqu'il en soit, Cyr Ajam revisita Issoudun avec une petite fortune au début de la Révolution. Ses frères et neveux qui étaient patriotes ne lui pardonnèrent jamais d'avoir été au service du roi de Prusse. Ils refusèrent de le voir et il légua sa fortune aux hospices d'Issoudun. La municipalité, par reconnaissance, donna le nom d'Ajam à une petite rue qui a disparu depuis dans les reconstructions. Tous les autres Ajam ont été de père en fils fabricants de draps ou teinturiers sur les bords de la Théole (la petite rivière qui arrose Issoudun).

Comment mon grand-père Denis Vincent Ajam (celui-là n'a pas été baptisé Joseph) a-t-il abouti à la profession de boulanger ? Je n'en sais trop rien. Je crois pourtant savoir que son beau-frère Moreau-Ajam était pâtissier-boulangier à Châteaumont. Pâtissier, cuisinier : cela rentre dans l'atavisme du disciple de Carême ! Il avait épousé la fille d'un petit meunier Bourderiou établi dans la banlieue d'Issoudun : Bourderiou-Martinat. Il paraît que ce Bourderiou était un type très populaire dans le pays. Il avait la main et la langue lentes. Ses petits-enfants l'adoraient. De son mariage avec Mademoiselle Bourderiou, Denis Vincent eut cinq enfants dont quatre seulement vécurent. Je les ai nommés dès la première page : Pierre Joseph ; Joseph Paul ; Urbain Joseph et Joséphine. Ma grand-mère Ajam mourut jeune encore, laissant ses quatre petits aux bons soins de son mari, du père Bourderiou encore une trentaine d'années et enfin d'une de ces admirables servantes qui faisait partie de la famille, Solange.

Cette brave domestique probe, laborieuse et aimante n'était pas dépourvue d'attraits physiques. Personne n'a mis en doute qu'elle fut devenue servante-maîtresse. Mais, elle a tellement montré de tact pour bien élever les enfants que jamais personne ne s'en est scandalisé. Il est même probable que l'union a été plus tard régularisée bien que mon père ne l'est jamais avoué officiellement.

Denis Vincent, très bel homme, pas bête, s'il ne fut pas un mauvais père, ne donna pas cependant l'exemple de toutes les vertus. Il aimait le vin, le jeu et les belles. Sans le père Bourderiou, les enfants auraient été un peu négligés. Tous, cependant, furent envoyés au collège dont le directeur était un pédagogue intelligent, Desseau. Pierre Joseph fut un élève excellent les deux autres garçons étaient d'une intelligence médiocre. Paul (c'est lui qu'on appelait communément Joseph) était insignifiant. Quant à Urbain, il fut doué dès sa plus tendre enfance d'un caractère exécrationnel. Il ne songeait qu'à jouer de mauvais tours.

Il m'a raconté plus tard un de ses meilleurs : la brave Solange était obligée d'opérer des miracles d'économie pour assurer à ces trois galopins des vêtements convenables. Elle eut un jour l'idée de fabriquer trois casquettes avec le drap d'une culotte paternelle. Il paraît que la couleur et la forme de ses casquettes provoquèrent les moqueries des camarades. Poussés par la méchanceté ordinaire des écoliers, ils venaient l'un après l'autre abattre à coups de poing la casquette sur la tête des trois Ajam !

Les deux aînés échangèrent des gifles. Urbain, plus sournois, fabriqua une planchette dans laquelle il introduisit des petits clous. Il plaça ensuite cette planchette à l'intérieur de la coiffure, les clous étant dirigés la pointe en l'air, tous les gamins qui voulaient frapper la casquette d'Urbain eurent la main ensanglantée. Il obtint ainsi la paix. Ma tante Joséphine m'a raconté que, quand elle jouait avec ses petites amies, elles ne voyaient jamais arriver Urbain sans terreur et du plus loin qu'elles l'apercevaient, elles lui criaient : « *T'en es ! Urbain ! T'en es !* », dans le vain espoir d'amadouer leur persécuteur !

Il avait la rage de pénétrer dans le poulailler de la mère Bourderiou et d'aller tâter toutes les poules au derrière pour les faire pondre. Il gobait l'œuf. Dumas Père dans *Histoire de mes bêtes* a raconté l'histoire d'un chien qui agissait de même.

C'est aussi Urbain qui eut l'heureuse idée de monter dans le râtelier de l'écurie une pauvre chèvre qui allait faire ses petits.

Mon père

Quand Pierre Joseph eut atteint l'âge de 14 ans, le père Bourderiou dut constater que ses faibles ressources ne lui permettraient pas de faire pousser plus loin les études de ce garçon bien doué. On le mit en apprentissage chez un tailleur de pierre.

Mon père avait toutes les qualités que j'ai eu le bonheur (trop court) de voir plus tard réapparaître dans mon fils Pierre. Il se sentait de taille à parvenir jusqu'à la fortune ou tout au moins jusqu'à l'aisance, car c'était un modeste. Les temps étaient difficiles, le travail rare. On

traversait les pénibles années qui ont précédé la révolution de 1848. Jamais on ne vit apprenti plus sérieux. Après avoir travaillé au chantier toute la journée, Pierre Joseph suivait les cours du soir. Il avait des aptitudes pour les mathématiques. Il alla jusqu'à l'algèbre et la trigonométrie. Bref, au bout de trois ans, il était devenu ce qu'on appelle un appareilleur c'est-à-dire qu'il dessinait les coupes.

Des travaux importants étaient alors entrepris en Maine-et-Loire. Mon père qui avait à peine 18 ans vint à Angers pour s'embaucher et il se fit employer à la construction du pont d'Ingrandes. Les surveillants remarquèrent ce jeune ouvrier grave et laborieux. Sa seule distraction était la clarinette. Il allait, chaque dimanche, dans les villages environnants faire danser la jeunesse du pays ! Ce fut pour lui une période assez heureuse. Elle fut troublée par l'effroyable crise qui sévit en 1848. Il y eut des chômages terribles. Mon père m'a raconté bien des fois que, pendant six mois, il fut sans ressources et ne vécut que grâce à la bienveillance d'une logeuse qui lui fit crédit sur sa réputation.

Il put enfin retrouver du travail et lors de la conscription de 1890, il avait pu économiser les 1000 francs qui allaient lui permettre de s'assurer un remplaçant. Il existait alors des agences de marchands d'hommes qui moyennant une prime de mille francs, payée d'avance, couvraient le conscrit contre les risques du mauvais numéro. Le tirage au sort eu lieu à Issoudun par une belle après-midi du printemps 1891. Jusqu'à midi, mon père hésitant se promena devant la porte de la société d'assurance. C'était la dernière limite ! Enfin, par un coup du destin, il décida qu'il conserverait ses économies intactes et qu'il s'en rapporterait à la providence. Elle lui fut favorable et il tira un des numéros les plus élevés, ce qui le dispensait de tout service. Ce fut une joie bien grande dans toute la famille.

L'aîné, l'Ajam, avait devant lui une belle carrière. Un petit tâcheron qui s'appelait, je crois, Chausard (un nom prédestiné) lui proposa de s'associer avec lui pour la construction de ponts sur le Loir, travail qui était mis en adjudication, dans la Sarthe, à La Chartre-sur-le-Loir. Leur soumission fut agréée et c'est ainsi que mon père arriva dans ce département où je devais plus tard associer tant de fortune à tant d'infortune.

Les travaux furent bien menés et mon père y avait sans doute trouvé le moyen d'augmenter ses économies lorsqu'une tuile lui tomba sur la tête. Denis Vincent Ajam avait fini par faire de mauvaises affaires ; il avait fallu vendre le fond de boulangerie. Il avait décidé de laisser sa fille et Solange au père Bourderiou et de rejoindre son aîné avec le jeune urbain alors âgé de 14 ans. Quand à Joseph Paul, on l'avait casé à Paris comme apprenti dans une chapellerie (chez le chapelier alors fameux, Gibus !)

La Chartre-sur-le-Loir

C'est une des plus jolies petites villes du département. Elle est située à la limite du Loir-et-Cher, de l'Indre-et-Loire et de la Sarthe et elle est un centre commercial assez important. Le Loir, brusquement arrêté par un coteau élevé, se divise en plusieurs petites rivières qui transforment parfois les prairies en marécages. Ce sont les ponts de ces petits cours d'eau qui faisaient l'objet de l'entreprise. L'auberge de Saint-Nicolas était située au bas

de ce même coteau crayeux, rempli de cave et de carrières de pierre de taille, et sur la route de Marçon. Le village de Marçon s'étendait jusqu'à l'entrée même de La Chartre.

Pierre Joseph vit venir son père sans enthousiasme, d'autant plus qu'il se souciait peu de la présence d'Urbain lequel ne pouvait être qu'un apprenti. Il dit à Denis Vincent : « *Mais, que vas-tu faire ici ? Je n'ai besoin de personne !* ». En fait l'entreprise se composait des deux associés qui travaillaient eux-mêmes la pierre, de deux compagnons et d'un apprenti. Le père Ajam répondit noblement : « *Mais tu n'as pas de comptable : je t'en servirai !* ». On lui acheta un gros livre de caisse et il se mit au travail. Cela ne dura pas longtemps ! Mon grand-père, au témoignage de ceux qui l'ont connu, était alors un très bel homme, ayant à peine dépassé la cinquantaine. Il était grand, bien découplé, apte à tous les jeux y compris ceux de l'amour et du hasard. Il était au billard de première force et sa principale occupation était de servir de partenaire aux clients de l'auberge. Il en avait une autre fort intéressante qui était de cocufier les maris de La Chartre. On me dit qu'il m'a fabriqué plusieurs petits cousins. Je crois les gens qui m'ont affirmé cela sur parole. Or, le fils était aussi pudibond, économe et rangé que le père était jouisseur et gaspilleur. Urbain courait la prétentaine et ne songeait qu'à de mauvaises farces. Pierre Joseph s'aperçut que les fonds de l'entreprise s'évaporaient. Au bout de deux mois, il ouvrit le grand livre. Il n'y avait qu'une seule ligne écrite en belles lettres moulées :

Doit caisse à...

Tout le reste était demeuré en blanc ! Il y eut une scène terrible et le père prodigue fut renvoyé avec Urbain à Issoudun où il se débrouilla comme il put.

L'entreprise Ajam fut liquidée sans pertes mais sans gros profit et le chef fut obligé de s'embaucher comme surveillant et appareilleur dans une entreprise Benoist qui construisait alors, auprès du Mans, un pont sur l'Huisne, à Yvré-l'Evêque.

Avant de partir de La Chartre, Il se fiança avec ma mère, le mariage étant remis à l'époque où les époux auraient suffisamment de ressources pour fonder leur foyer.

Avant le mariage

Ma mère continua donc d'aider la sienne dans la gestion de l'auberge. Mon père se résigna sagement comme sa fiancée à une longue attente. Je ne pourrai jamais brosser un portrait digne de ces deux êtres exquis, ayant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Pendant plus de trois ans, mon père travailla très dur et économisa dans le but de hâter l'heure de son mariage. Il n'y avait entre Le Mans et La Chartre qu'une dizaine de lieues, mais les moyens de communication n'étaient pas faciles. Il n'y avait que la diligence qui partait toutes les nuits à l'heure du matin de l'hôtel du Maine et qui arrivait à La Chartre au petit jour en passant par Parigné-l'Evêque et Le Grand-Lucé. Cette diligence, je l'ai encore pratiquée longtemps dans mon enfance, jusqu'au moment de la construction du chemin de fer de Paris à Bordeaux, en 1878.

Pendant ce laps de temps, mon père prit pension chez un cousin germain de la famille Marteau, Baptiste Remy qui tenait une petite auberge, rue de la Mariette. Heureux temps !

On était logé et nourri, mal logé, mais fort bien nourri pour 60 francs par mois, vin et café compris. Il est vrai qu'à cette époque un maçon se débrouillait avec trois francs par jour.

Mon père se fit remarquer de ses patrons pendant la construction du pont d'Yvré et il devint rapidement un spécialiste en matière de chemins de fer.

Il était de belle taille (environ 1,72 m) mais il avait une tendance fâcheuse à l'embonpoint. Sa force, comme celle de son père, était considérable. Il pouvait charger tout seul sur un camion une barrique de vin. Quand il se maria, il pesait près de 100 kg et il a largement dépassé ce poids. Il était sobre en vin mais c'était un gros mangeur, gourmet et gourmand. On ignorait alors les règles les plus élémentaires de l'hygiène, car, malgré ses fatigues et ses ennuis moraux, mon père ne serait pas devenu cardiaque, s'il avait su limiter son appétit.

On admirait alors les gros mangeurs, on les considérait comme des gens heureux de vivre et on les poussait toujours à consommer davantage. C'était presque un titre de gloire. Si mon père avait été alcoolique il n'eut pas fait de vieux os. J'ai écrit que c'était un athlète. Un jour de paye, un terrassier, brute énorme et prise de boissons, voulu contester son compte et porta les mains sur lui. Il le saisit à la volée et, en deux secondes, le jeta par la fenêtre. Il est vrai de dire que la scène se passait au rez-de-chaussée.

L'entrepreneur Benoist, originaire d'Angers, était un ancien constructeur des Ponts et chaussées qui avaient abandonné l'administration pour courir les adjudications. C'était le temps des grands travaux et celui qui savait s'accorder avec les ingénieurs faisait rapidement fortune. En peu d'années, Benoist qui était économe et très âpre au gain, qui au surplus n'était pas dévoré de scrupules, réalisa un avoir qui serait aujourd'hui considéré comme modeste mais qui faisait de lui un gros capitaliste. Il s'associa avec deux amis, Isouard et Avril qui eux-mêmes étaient d'anciens tâcherons partis d'assez bas.

Ils devinrent adjudicataires d'une grosse entreprise, la construction des chemins de fer de Rennes à Saint-Malo. Mais il comptait surtout sur le travail et l'expérience de mon père qui avait conquis une grande autorité sur les chantiers. Mon père exigea un salaire fixe assez modeste, une dizaine de mille francs je crois, mais il eut la précaution de se faire signer par Benoist une lettre lui garantissant un intérêt de 5 % dans les bénéfices de ce dernier.

Tiré d'affaires, mon père s'empressa de se marier en 1855 et il alla peu de temps après s'établir à Saint-Malo, tout près de Paramé, dans une ancienne ferme appelée le Petit Moka. C'est là sans doute que je serais né, si ma mère n'avait préféré faire ses couches à Champardière.

Pourquoi les grands-parents était-il venus demeurer à Ruillé ? Tout simplement parce qu'en homme d'affaires avisé, mon père avait compris que le père Marteau gênait le commerce de sa femme, qu'il n'était pas bon à grand-chose et qu'il valait mieux liquider l'auberge de Saint-Nicolas. D'ailleurs, mon père qui avait déjà la bourse garnie avait acheté l'auberge et il ne se souciait pas d'être le propriétaire impayé d'un beau-père galvaudeur.

Il eut assez d'argent, non seulement pour acheter Saint-Nicolas, mais aussi pour acquérir Champardière, moyennant 6 à 8000 francs. Ce petit bordage appartenait à M. Duboys d'Angers lequel, premier président de la Cour d'Orléans, était châtelain à Poncé.

A Champardière

Lorsque j'ai rédigé une première fois mes souvenirs d'enfance, j'ai laissé entendre que presque toutes mes premières années s'étaient passées à Ruillé. Ce n'est pas tout à fait exact. En réalité, ma mère nous amenait chaque année mon frère et moi, à la belle saison ; mais à part l'année de la guerre 70-71, nous sommes demeurés la plupart du temps au foyer paternel, à Saint-Malo jusqu'en 1865, à Laigle de 1865 à 1868 et enfin, après un court séjour à Dives, dans la bonne ville du Mans.

Seulement, Champardière s'est tellement gravé dans mon esprit que je me figure ne l'avoir que rarement quitté. C'est là où j'ai reçu les impressions les plus vives. Il n'existe pas un seul petit coin où je n'ai joué, médité, lu, pas un seul arbre ou arbuste auquel je n'ai été attaché par une douce amitié. Le poète Francis Jammes veut que les animaux possèdent une âme immortelle. C'est un progrès dans le fétichisme. Comment ne pas croire au fétichisme quand on a lié partie avec les choses ? J'ai toujours devant les yeux quatre arbres qui ont été de bons amis : un vieux pommier de pommes de reinette, aux beaux fruits fondants qui se conservaient jusqu'au printemps. Cet ami me permettait d'accrocher notre balançoire à ses branches musclées comme des bras de lutteur ! Il était placé à l'entrée de la cave dans l'arrière-cour dont on sortait par un portail.

Un petit pêcher en plein vent dont les fruits étaient doux et juteux comme des pêches de Montreuil étaient placées dans la vigne tout près de l'entrée du jardin. Il était assez fort pour que je puisse y grimper et m'asseoir sur les premières branches. L'énorme noyer qui était placé un peu plus loin, et qui a été tué par la grande gelée de 1879, était un ami moins sûr. Son ombrage était tellement épais et humide qu'il nous était défendu d'aller nous asseoir sous cet abri dangereux.

Enfin, l'arbre le plus cher à mon âme d'enfant était un immense guignier qui avait poussé son tronc vigoureux presque au sommet du coteau. On y grimpeait facilement et pendant la saison, je m'amusais, une bonne tartine de beurre à la main, à monter jusque dans les plus hautes branches pour manger de belles guignes blanches et rouges, un peu fermes, mais douces à croquer.

Il y a une dizaine d'années, vers 1916, je suis retourné visiter Champardière que mon frère et moi avons vendu après la mort de mon père (avec regret, mais parce que c'était lourd à entretenir et d'un rapport insignifiant) et je n'y ai retrouvé ni le noyer, ni le guignier, ni le pêcher, ni le pommier centenaire. La maison n'avait guère changé et j'ai même revu l'inscription au minime rouge « *11 juin 1861* » que mon père avait peinte sur la porte de la cave, le jour de ma naissance. Tous mes souvenirs d'enfance ont retenti dans mon cerveau et j'ai ressenti une douce mélancolie, à la pensée de tant d'êtres chers perdus ou dispersés. Mon grand-père avait pour moi plus que de l'affection, presque de l'admiration ! Il me proclamait le plus beau et le plus intelligent de tous les enfants de France. Mon père lui reprochait

souvent de me gêner et de me rendre insupportable. Je fus même ainsi la cause d'une formidable dispute, au coin du foyer de la cheminée. Mon père finit par reprocher au père Marteau sa fainéantise, son insuccès commercial, tous les sacrifices qu'il avait faits pour lui... Cette scène a laissé un pénible souvenir dans ma mémoire.

Car mon grand-père était tout de même un brave et honnête homme. En même temps qu'il acquérait Champardière, mon père avait acheté une belle vigne d'un hectare sur le fameux coteau des Jasnières où l'on récoltait un vin exquis. Presque tous les ans la récolte était bonne. Depuis, on a constaté une sorte de changement de climat et c'est à peine si les Jasnières donnent tous les cinq ans de la bonne purée septembrale. L'issue des tâches de mon grand-père était la culture de cette vigne située à environ trois kilomètres sur la route de Lhomme. Ce voyage dans lequel j'accompagnais souvent Papa Marteau était parfois plein de péripéties. On contournait le mur blanc du couvent et il fallait passer à gué le ruisseau de Tortaigne, mon grand-père me prenant dans ses bras. Puis, quand on avait doublé le petit château de Fontenay (propriété de Madame Boisseau), on était en rase campagne. On rencontrait des couleuvres, des vipères, des crapauds. Papa Marteau qui n'avait pu lire J.H. Fabre et qui ne connaissait pas l'utilité du monstre cher à Victor Hugo, un jour, en tua un spécimen énorme, gros comme une tortue. Siegfried terrassant le dragon ne m'aurait pas frappé d'une plus grande stupéfaction.

Aussitôt parvenu au hameau de Dauvers, quelques centaines de mètres avant d'arriver à notre vigne, nous tombions sur la joyeuse compagnie des vignerons avec lesquels nous grimpons, par de petits sentiers, jusqu'aux caves. Ces caves étaient profondément creusées dans le roc au bas d'immenses entonnoirs, tirés d'anciennes carrières de tuffeau et cela me faisait l'effet d'un précipice. Plusieurs caves débouchaient au fond de l'entonnoir qui formait une sorte de carrefour, appelé le Cavier où se trouvaient un pressoir et un puits communs. Ce puits profond donnait une eau glacée dans laquelle on mettait rafraîchir le vin. On dit que la sueur d'un cantonnier coûte fort cher, mais ce n'est rien à côté de la sueur de vigneron ! Je vous garantis que ces braves gens se la coulaient douce ! Et qu'ils étaient plus souvent à godailler dans la cave qu'à piocher dans la vigne ! On buvait frais et on buvait sec. Je rencontrais là quelques petits gars de mon âge et c'était des parties sans fin, avec des querelles, car j'étais doué d'un instinct assez batailleur.

Nous étions admis à vider le fond des verres et on ne nous ménageait pas la pitance. C'est là que j'ai appris à aimer ces délicieux fromages de bique dont je n'ai jamais retrouvé plus tard les pareils que dans la cave demeurée fameuse de mon frère Georges à Couture ! Ces fromages qu'on laissait sécher jusqu'à ce qu'ils finissent durs comme pierre et qu'on entassait ensuite avec des herbes dans des puits de grès pour les laisser moisir avec un peu d'eau de vie. Cela valait le meilleur roquefort.

Après ces corvées nous rentrions à Champardière, la nuit étant déjà noire. Mon grand-père, un peu éméché, me racontait des histoires de revenants. On apercevait au loin des feux follets dans la brume. Je me serrais contre lui et je n'étais pas fâché de voir approcher le long mur blanc de notre maison. Bonne Maman recevait assez mal le grand-père : « *Grand boban !*

Tu as encore bu un coup de trop ! Dans quel état me ramènes-tu cet enfant ? Jamais je ne le laisserai plus aller avec toi ! » Et j'étais déjà endormi pendant qu'elle me déshabillait.

Les grands amis de la première enfance étaient d'une part les Dubreil, petits-enfants du fermier de Tortaigne. L'un d'eux Emile est devenu plus tard gros maraîcher à Saint-Cyr-l'Ecole et il y est mort aisé et conseiller municipal. Le plus jeune Gustave est encore aujourd'hui (1931) maire de la petite commune de Saint-Georges-de-la-Couée où il s'est marié. Il a été l'un des fidèles soutiens de ma politique. Les deux autres amis de cœur étaient les petits Charles et Henri Desille dont le père était boulanger du couvent. Ils habitaient tout près dans un moulin abandonné qui a été depuis détruit et dont l'emplacement a été incorporé dans le mur même du couvent. Henri a mal tourné ; il est devenu une sorte de vagabond.

J'ai retrouvé Charles concierge rue de Clery chez le cousin germain de ma femme, Gilbert Oudineau. Mais, pour suivre l'ordre chronologique de ma vie, il convient que j'abandonne Ruillé pour me transporter à Saint-Malo où j'ai en réalité passé les quatre premières années de mon existence.

A Saint-Malo

Certes la résidence de Paramé ne pouvait laisser dans ma mémoire des traces aussi profondes que mon séjour à Champardière, séjour qui a été souligné par des passages répétés jusqu'à ma douzième année.

J'ai cependant conservé de la mer un souvenir très émouvant. Il est très rare que cette plaque si mystérieuse dans laquelle Bergson se refuse à voir de la matière soit impressionnée dès la deuxième année, et cependant, je ne devais pas avoir beaucoup plus lorsque Parisien me promenait dans une voiture sous les grands ombrages d'une promenade aujourd'hui disparue. Cette voiture à deux places avait été construite par un charron de l'entreprise ; elle était d'une solidité à toute épreuve, avec la forme d'un petit chariot à quatre roues, à claire-voie, peinte de couleurs vives. Mes petits-enfants l'ont encore utilisée à La Chapelle-Gaugain ! C'est dire à quel point elle fut inusable !

Ce Parisien était un être extraordinaire. Gamin de Paris, élevé par l'Assistance publique, il avait depuis son adolescence présenté le type du parfait chemineau chanté par Richepin. Comment avait-il échoué à l'entreprise Benoist ? Personne n'en a jamais rien su ! Il était, au principal, gâcheur de mortier. Un jour, le grand patron, M. Benoist, qui pétait sec et que Parisien ne connaissait pas bien sur le chantier, dit d'un ton vague : « *Ce mortier ne vaut rien !* » Parisien en prend une poignée, le met dans sa bouche, feint de le manger et riposte : « *Vous n'y connaissez rien ! Je n'en ai jamais bouffé de meilleur !* » M. Benoist exigea son renvoi et il fallut toute l'autorité de mon père pour obtenir la grâce de l'humoriste ! Parisien que j'appelais Pazien était non seulement gâcheur, mais garçon d'écurie, garçon de bureau et bonne d'enfants. Il m'adorait et je l'adorais. J'étais sauvage et j'admettais difficilement d'être porté par un autre que lui.

De temps en temps, Parisien, atteint de bougeotte, disparaissait, laissant à ma mère une partie de ses petites économies. Il achetait un fonds de lacets de souliers, d'épingles et de

peignes et partait faire un tour de pays moitié camelot, moitié mendiant. Il allait parfois passer tout l'hiver dans le midi et revenait avec les hirondelles. La dernière fois que je l'ai revu, c'était en mars et j'avais dix-huit ans ! Il est allé sans doute mourir dans quelque hôpital.

Il jouait à mon père des tours pendables, mais on les lui pardonnait à cause de son dévouement et de sa bonne humeur. Il s'était pris d'affection pour un grand cheval alezan, un étalon qu'on appelait Coco et auquel les patrons avaient renoncé parce qu'il était méchant. Parisien pouvait seul l'atteler et mon père seul le conduire. Il faisait 30 kilomètres à l'heure. Parisien volait l'avoine des autres chevaux pour augmenter la ration de Coco qui n'en devenait que plus dangereux. Ma mère ne voyait jamais mon père partir avec ce cheval sans trembler ! Nous l'avons eu au moins huit ans à notre service.

Nous avons une vieille bonne à tout faire, une bretonne bretonnante qui s'appelait Marie. Je l'appelais Maïe et je l'aimais autant que Pazien. Je me souviens toujours de la douleur qu'elle exprima quand nous quittâmes Saint-Malo. Elle était trop âgée, la pauvre vieille. Elle dut retourner mourir chez ses enfants qui étaient petits fermiers du côté de Saint-Brieuc.

Quand mon frère naquit, je me montrai très jaloux et je refusai le droit de cité à ce nouveau venu. Pendant plus de six mois, je répétais à tous ceux qui me félicitaient d'avoir un petit frère : « *Ce n'est pas mon frère, c'est le petit enfant à Maïe !* ». Comme Maïe tenait un jour Georges sur ses genoux, je m'approchai sournoisement en disant : « *Ah ! Comme il est joli le petit enfant à Maïe !* ». Je le caressai gentiment et tout d'un coup je lui donnai une bonne tape en me sauvant à toutes jambes ! Ce souvenir a été marqué sur mon derrière par une fessée !

J'avais aussi pour ami un dessinateur nommé Villalard. Ma chambre à coucher était à côté de son bureau. Il me disait quand je refusais de m'endormir l'après-midi : « *Si tu dors, tu trouveras un cigare en chocolat derrière les planches à dessin !* ». Je m'étais très bien habitué à ce cigare et j'eus du chagrin quand M. Villalard fut appelé au bureau de Rennes.

La mer que je voyais tous les jours s'est gravée dans mon esprit d'une façon si inoubliable, si intensive que, pendant longtemps, je n'ai jamais entrepris un voyage à l'océan sans éprouver ce sentiment de délicieuse attente que ressentent les enfants à la veille d'un jour de fête. Et quand j'apercevais les premières vagues, j'étais pris comme d'un tremblement de joie, comme si je revoyais un ami perdu. Ce sentiment s'est émoussé par l'habitude et, depuis vingt ans, je n'aime plus beaucoup le séjour au bord de la mer parce que l'air marin me donne des démangeaisons désagréables à la peau. Pendant deux ans, la grève de Paramé a été pour moi ce qu'est pour les enfants la cour de la maison paternelle. Il me semble parfois entendre bruire à mes oreilles les vagues que je voyais immenses, même quand la mer était très calme. Une après-midi, mes parents m'avaient emmené avec eux à quelques centaines de mètres pour garder leurs vêtements. Ils se déshabillaient sous une tente portable. Quand ils eurent franchi la première vague, j'étais si petit que je ne les voyais plus. Je les ai crus noyés et je suis revenu en pleurant jusqu'à la maison. Je crois bien que j'ai noté là tout ce qui m'est resté de souvenirs pendant mes quatre années malouines. Parmi les figures que j'aperçois encore, je note les favoris du docteur Boisset de la Trémandière, le médecin de la maison et encore, je

crois bien que c'est parce qu'il a pris sa retraite à La Chartre-sur-le-Loir où je l'ai retrouvé beaucoup plus tard.

A Laigle

Autant que mes souvenirs me servent, nous devons avoir transporté notre foyer à Laigle au cours de l'année 1865. Nous habitons une grande maison rue du Gru à côté de la gendarmerie. Il y avait des bureaux et des écuries. Le jardin était par derrière, surélevé de quelques mètres et on y accédait par un large escalier en pierres. La cuisine était la première pièce sous le porche à droite et on y pénétrait pour aller dans la salle à manger, ce qui n'indiquait pas une installation confortable.

On nous envoya d'abord, mon frère et moi, dans une petite école maternelle tenue par M^{me} Fontaine, la brave femme d'un charpentier qui habitait auprès du château. Je l'ai retrouvée beaucoup plus tard bibliothécaire à la gare du Mans. Elle avait épousé en deuxième noces un fonctionnaire retraité de la compagnie de l'Ouest. À part un léger penchant pour les liqueurs fortes, c'était une des meilleures femmes que j'ai rencontrées. Encore écolier au Mans, j'allais passer tous mes jeudis avec elle sur le quai de la Gare et je lisais les journaux illustrés dans sa petite cage de verre.

Nous avions comme voisin d'en face un artisan fabricant de clous (c'était la spécialité de Laigle). Cette industrie s'exerçait encore par des moyens primitifs. Le petit Lavoisy était mon grand ami. Il travaillait avec son père d'une manière originale. L'outillage était mû par une grande roue (avec courroie) dans laquelle se succédaient comme moteurs le fils Lavoisy et un gros chien Terre-Neuve. Quand l'un était fatigué, l'autre le remplaçait. C'était un grand amusement pour moi que de me substituer au chien. Le père Lavoisy y trouvait tout profit. En quittant Ruillé, ma mère avait emmené comme petite bonne la cousine Caroline Cousin alors âgée de 16 ans. Elle était fort gentille et je me souviens que les employés du bureau tournaient autour d'elle. J'en étais fort jaloux et l'on me faisait enrager avec cet amour puéril. Il y avait un jeune dessinateur d'origine irlandaise qui s'appelait Tom Mulcoy (il est mort directeur d'une verrerie à Amboise) ; il venait souvent jouer aux jeux innocents le soir avec Caroline et une de ses amies, la blanchisseuse d'en face, qui répondait au nom d'Honorine. Nous mangions pendant les veillées d'hiver des châtaignes trempées dans du lait chaud et sucré. C'était exquis ! A ce moment, les femmes de toute condition sociale portaient d'énormes crinolines. En me faisant sauter à califourchon sur ses genoux, Tom me lançait en arrière de façon à ce que ma tête s'égarait sous les dessous des jeunes filles. Je trouvais ce jeu très amusant et, à sept ans, cela commençait à me faire rêver. Pour ne pas développer ce mot rêver d'une façon trop choquante, je pris mes lecteurs de se reporter au premier chapitre des confessions de Jean-Jacques Rousseau !

Mes parents vivaient non pas en avarés, mais en gens économes et rangés. Jamais nous n'avons manqué de rien. Ma mère était une bonne ménagère et une excellente cuisinière. La grande réjouissance était le repas d'amis, repas qui s'effectuait à la normande, c'est-à-dire, avec huit heures consécutives de table. Mon père qui était le représentant de l'entreprise devait recevoir tous les chefs de service et on lui donnait à cet égard une indemnité. C'est

ainsi que j'ai connu et M. Tourenne, l'architecte, et M. Choplin, le plâtrier, et d'autres dont le nom m'échappe.

M. Tourenne avait une jolie femme un peu forte et deux délicieuses petites filles. La brune Maria avait deux ans de plus que moi et je crois bien que j'en étais aussi devenu amoureux, ce qui indiquait chez moi une tendance prématurée à la polygamie. M^{elle} Pauline Benoist, la fille du grand patron m'en imposait davantage. Elle avait douze ans. Elle aussi était jolie. Elle fit ma conquête en me donnant un livre de la vicomtesse de Pitray, *Le bon gros Phileas*. Ce fut mon premier livre de lecture. C'est à partir de cet instant (j'avais moins de sept ans) que j'ai été pris de cette fougueuse passion pour la lecture qui ne m'a jamais abandonné et qui m'a fait trouver la vie trop courte. Au *gros Phileas* succédèrent les *Mémoires d'un âne*. Cadichon a fait de moi le plus heureux des garçons. À soixante ans passés, j'ai encore relu avec plaisir les romans de la comtesse de Ségur dans la bibliothèque de mes petits-enfants. Stendhal aurait voulu perdre la mémoire pour relire *Les Mille et Une Nuits* avec le plaisir du premier contact. J'ai le bonheur d'avoir une mémoire assez fugace pour pouvoir relire avec satisfaction mes bons auteurs, Balzac en particulier, tous les dix ou quinze ans.

Nous allions à l'école, Georges et moi, dans une pension qui s'intitulait orgueilleusement collège et qui était dirigée par un brave homme nommé Letourneur. Ce collège était situé à cinq cents mètres de notre maison. Il fallait passer devant la petite épicerie de la mère Lebouc et, quand j'avais été sage (ce qui arrivait, dieu merci ! souvent), on me donnait un sou pour acheter un sucre d'orge. Au premier soleil de juin, le sucre était remplacé par cinq jolies petites cerises. J'appréciais beaucoup ces primeurs. Le père Letourneur était féroce pour la propreté. Chaque matin, en arrivant, externes et internes étaient placés sur un rang, les deux mains tendues en avant. Le père Letourneur passait avec une grosse règle d'ébène et toute main sale recevait un coup très sèchement appliqué.

Quand nous avons quitté Laigle pour Le Mans, j'ai perdu de vue le collège Letourneur. Il avait un fils à peu près de mon âge. Ce garçon était intelligent et laborieux. Il entra le premier à l'école des Arts et Métiers d'Angers, en sortit l'un des premiers et put entrer à l'Ecole centrale. Il est venu nous voir une ou deux fois au Mans, lorsqu'il se rendait de Laigle à Angers. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Quelques événements se détachent sur la grande toile blanche de mon souvenir.

Une bataille livrée dans la cour d'une ferme contre un grand diable de dindon qui me mit en fuite. La peur me donnait des jambes et je vois encore ma petite bonne apeurée elle-même mais courant à mon secours ; les jeux dans une grande usine d'épingles vidée le dimanche de son personnel ouvrier et où nous trouvions un tas de menus objets, bobine, fil de laiton etc.

Mes parents, en dehors des plaisirs intermittents de la table, connaissait peu de distractions. Ils étaient très regardants. Leur avoir s'accroissait petit à petit mais mon père très prévoyant n'admettait aucune dépense exagérée. On nous a conduits, mon frère et moi, une seule fois dans un cirque de passage, encore était-ce aux troisièmes places. J'eus longtemps

cette miraculeuse vision du cirque Plège avec des clowns argentés et de belles écuyères en mousseline rose, des acrobates volants dans l'espace. Et cette pantomime militaire dans laquelle le cheval de l'officier tué retrouvait le drapeau caché par son maître dans le sable de l'arène ! J'ai failli en devenir fou ! J'ai toujours été doué d'une imagination vive et d'une excessive nervosité. Jusqu'à l'âge de 14 ans, j'ai été peureux la nuit. C'était d'ailleurs le résultat de mon éducation religieuse. Je redoutais de mourir pendant la nuit en état de péché mortel et d'aller en enfer à perpétuité. J'adorais ma mère et j'avais toujours peur de la perdre, de ne pas la retrouver vivante le lendemain matin. Un père capucin avait répondu la terreur dans mon âme d'enfant en un sermon dont j'entends encore l'écho. « *L'éternité ! Savez-vous ce que c'est mes enfants ? Voici un bloc de granit, vous savez l'une de ces grosses pierres dures avec lesquels on bâtit les maisons. Supposez que tous les mille ans, une petite mouche vienne effleurer de son aile ce bloc si dur. Elle l'aura usé et réduit en poussière avant que l'éternité ait fini. Voyez ce que c'est que d'être en enfer pour l'éternité !* »

La crainte de ce châtement terrible ne m'empêcha pas un jour, un samedi fatal, où je rapportais un bulletin avec une mauvaise note, de laisser tomber ce bulletin dans le ruisseau afin de mieux effacer le zéro pour le remplacer par un 9. Je fus convaincu d'imposture et durement châtié !

Chers souvenirs de Laigle, que vous êtes loin ! J'y suis retourné deux ou trois fois. Mon père, en effet, avait fait construire devant la gare un petit hôtel (qui existe encore) et dont il toucha longtemps les revenus. Il ne le vendit que vingt ans après. Mes petites amies sont disparues. Pauline Benoist eut des aventures. À 20 ans elle se fit enlever à Angers par un jeune et beau sous-chef de gare ! Son père la ramena au foyer et, comme elle avait une dot, elle épousa au Mans, un marchand de fer nommé Launay. Elle ne me reconnut jamais.

Les petites Tourenne eurent un destin malheureux. Une d'elles mourut tuberculeuse. Je revis l'autre à Paris chez mon oncle au début de mes études de droit. C'était une belle brune ; mais hélas ! Elle était marquée du signe fatal et elle fut emportée aussi par la phtisie qui ne pardonne pas.

Mes parents avaient pour bons amis M. et M^{me} Samson qui tenaient sur la route de la gare un magasin de nouveautés. M^{me} Samson était la sœur de M. Audelin, pharmacien au Mans, lequel devint par la suite un des familiers de la maison.

A ce moment, je me portais bien, j'étais sec et osseux, j'avais le teint très mat. Ma mère m'appelait : « *Noiraud ; mon grand seccard !* ». Vers 18 ans je devins gras et bedonnant. J'avais bien entendu un appétit admirable et je dédaignais la gymnastique. Si j'avais pratiqué le sport avec quelque hygiène alimentaire, j'eusse été un joli type d'adolescent, car mes traits étaient réguliers. Mais, de mon temps, on méprisait les exercices du corps et l'on ignorait le football.

A Dives

L'entreprise Benoist ayant terminé l'exécution de la ligne de Surdon à Verneuil et Dreux, les associés Avril, Benoist et Isouard devinrent adjudicataires des travaux du pont sur la Dives, route de Dives à Cabourg. C'était une entreprise que la marée rendait difficile. Mais Benoist accepta cependant une soumission à bas prix parce qu'il pensait être décoré le jour de l'inauguration.

Mon père établit ses bureaux dans une petite maison aujourd'hui disparue et qui était placée presque en face l'hôtel (devenue depuis fameux) de Guillaume le conquérant...

Nous avons passé là toute la belle saison de l'année 1868, au grand air, sur la plage.

Comme souvenir précis, je n'aperçois qu'une soirée au casino de Cabourg. On jouait, entre autres, une piécette intitulée : « *Un troupier qui suit les bonnes !* » En montrant à ma mère l'actrice qui jouait le rôle principal, mon père lui dit : « *Cette femme-là, c'est la maîtresse d'Isouard.* » Isouard, l'un des patrons, était célibataire et fort riche. J'ai su depuis que cette femme l'avait ruiné et qu'il était mort à l'hôpital. Mais, alors, ce mot « maîtresse » me rendit rêveur. Je demandais une explication à ma mère qui me répondit d'une façon embarrassée.

J'étais gourmand puisque je me souviens encore d'un voyage que je fis à Caen avec mon père conduisant Coco. J'ai mangé dans une auberge des tripes du pays au point de m'en donner une indigestion.

Cette entreprise de Dives finit mal. La mer emporta deux fois les travaux ; il y eut des retards dans l'exécution ; Benoist ne fut pas décoré et il liquida dans d'assez mauvaises conditions. Il se sépara de mon père et cela fit l'objet d'un procès dont je parlerai et qui retrancha à mon pauvre papa au moins 10 ans de vie.

Après les vacances de 1868, en octobre, ma famille s'installa au Mans et mon frère et moi fûmes placés au lycée, au Petit lycée.

Le Séjour au Mans – La guerre de 70

Mes mémoires vont maintenant devenir plus précis. Nous voici installés au n°1 de la rue Robert Garnier, dans la rue qui monte vers l'évêché. Pas de voisins d'en face. C'est la superbe promenade des Jacobins qui va devenir notre cour de récréation comme autrefois le fut la grève de Paramé. Ils me sont doublement chers, ces quinconces des Jacobins ! Ils auront fait les délices de mon enfance et plus tard ils feront la joie de mes deux enfants quand j'aurai transporté mon foyer de chef de famille de l'autre côté de la promenade au numéro 12 de la rue Hémm. C'est là que naîtra ma fille vingt-six ans plus tard, le 21 décembre 1894 ! N'anticipons pas !

Notre voisin de droite, un vieux maraîcher, le père Nay, est notre propriétaire. Il vit avec sa femme et une grande fille, Honorine, qui va coiffer Sainte-Catherine et qui deviendra l'ami intime de la fidèle Caroline Cousin.

A gauche, la famille Drouet, père, mère et un grand benêt de fils, plus âgé que moi, Ferdinand qui épousera plus tard une de mes cousines. Ces Drouet ont été hôteliers à la Suze ; ils se sont retirés avec une modeste aisance : ils demeureront de grands amis des miens. Mon père a su ce qu'il faisait en venant au Mans. Il y trouva des amis : M. Choplin l'ancien plâtrier de l'entreprise et sa nièce Clémence Chassevent. Choplin est riche ; il laissera à Clémence une grosse fortune (pour l'époque) que Clémence administrera assez mal et dont elle léguera les débris à la ville du Mans. Monsieur et Madame Audelin les frères et belle-sœur de M. Samson seront aussi les familiers de la maison. Madame Audelin est une des plus jolies femmes du Mans. Malheureusement, son fils aîné, Maxime est né avec le mal de Pott. Doué d'une très belle intelligence, il passa sa vie sur une chaise longue. Ce sera pour moi le meilleur des amis, un enfant infirme et bon, à la Dickens.

Je trouve deux camarades, une maison plus loin, les fils Mouton. Voilà déjà une bande ! Plus loin, un fils Billou ! Nous garnissons la grande allée.

Mon père vit bien. D'ailleurs la vie n'est pas chère. La douzaine d'œufs coûte douze sous, la livre de beurre 18 sous ! Heureux temps que nous ne reverrons plus ! M. Drouet est un cuisinier émérite. Rien d'étonnant à ce que mon estomac ait fini par se fatiguer. À vrai dire, on ne songeait qu'à bien manger. Très gros mangeur, mon père n'était satisfait que quand il nous voyait nous repaître comme des ogres.

Et pourtant, un vent d'inquiétude soufflait sur la famille. Le drame de la vie de mes parents a été ce procès avec l'ancien patron-associé Benoist. J'y reviendrai. Car notre destinée à tous s'est jouée dans ce procès.

Tous les matins, nous prenons notre sac, Georges et moi, et nous grimpons avec les camarades jusqu'à la Butte aux canons qui domine la promenade et de là au lycée. Les travaux d'édilité ont complètement changé ce coin du Mans. Ce qui était presque à l'état sauvage a été transformé en un jardin-square.

Le Petit lycée était dirigé par un brave homme nommé Guibé qui me prit rapidement en affection. J'ai été avec lui un bon petit élève, sans plus. Car, je n'ai jamais été un enfant prodige. J'étais dans le premier tiers de la classe. J'allais passer en huitième et commencer le latin lorsque la guerre éclata, au moment même des grandes vacances, en août 1870. C'est alors qu'on nous expédia à Ruillé-sur-le-Loir, à la charge des grands-parents et qu'on nous mit à l'école communale dirigée par le frère Joseph, surnommé Coupe-Chou par les écoliers.

J'ai entendu, avant mon départ du Mans, tous les propos qui s'échangeaient. Mon père et ses voisins étaient tous gouvernementaux. Tout le monde croyait que la France invincible allait faire une bouchée des Allemands. Mon père et M. Drouet furent enrôlés dans la garde nationale. Je les ai vus, le premier jour, manœuvrer dans les allées de la promenade, mais ça n'a pas duré longtemps ! Quand on sut que les prussiens marchaient sur Paris, la garde nationale fut dissoute et les armes furent rendues à la mairie.

L'hiver fut rude. Je n'ai vu de comparable au cours de mon existence que le grand hiver 78-79. On avait mis en cave, en septembre 70, la plus belle récolte de vin qui ait jamais

été faite en France ; car le 70 est demeuré aussi célèbre que le vin de la comète en 1811. Mon grand-père en a mis plusieurs barriques en bouteille et nous en avons encore en 1908 lors de la mort de ma mère. J'en ai encore bu d'excellents à Courtemanche, chez mon ami Davay, et à Saint-Pierre du Larouer, chez mon ami Gautier, en 1915. Comme presque tout le monde était vigneron à Ruillé, les parties de caves étaient fréquentes et les gardes nationaux de la commune, dont faisait partie mon grand-père, passaient leur temps à vider la nuit de bonnes bouteilles. C'était la noce permanente ! On déchanta quand on apprit que les Allemands étaient à Châteaudun et cherchaient à gagner Le Mans par la vallée du Loir.

J'étais assez grand pour comprendre l'étendue du désastre. J'ai vu défiler sur la route de La Chartre un pêle-mêle de mobiles, de fantassins de la ligue, de turcos, de spahis dans la neige boueuse. On mettait les canons sur la place de l'Eglise.

Enfin, le 7 ou le 8 janvier 1871, on entendit claquer les mitrailleuses. Nous avons traversé, Georges et moi, sous les balles, la distance qui séparait la maison de la cave où toute la famille se réfugia avec les familles voisines. Je vois encore la jeune femme de Dubreil, la bonne Clémence qui portait dans ses bras son dernier-né, le petit Gustave Dubreil, âgé de 3 mois, celui-là même qui est devenu aujourd'hui (1931) gros propriétaire et maire de la commune de Saint-Georges-de-la-Couée.

Le père Mathillé, notre vieux journalier, qui avait été soldat, s'empara d'une hache et il voulait aller tuer un prussien. Heureusement, mon grand-père put le désarmer, car presque immédiatement un fantassin bavarois se présenta à l'entrée de la cave. Dubreil le prenait pour un Français. Le soldat s'écria d'une voix rauque : « *Ouaïne ! Ouaïne !* » en faisant le geste de lever le coude. Tremblant, mon grand-père lui tendit une bouteille de Jasnières toute débouchée. Le soldat en vida la moitié d'un trait et répartit sans rien dire. Nous vîmes quelques Français s'enfuir à travers les vignes, puis la fusillade s'amollit et un détachement de fantassins ennemis apparut sur la route. Ils vinrent occuper Champardièrre au nombre d'une douzaine, sous la conduite d'un sergent. Ils étaient bavarois et ce n'était plus des jeunes gens.

Ils demeurèrent chez nous environ deux mois et ne commirent aucun excès. L'un d'eux ayant bu plus que de raison voulut, en plaisantant, embrasser Caroline. Il fut puni pour ce fait et attaché pendant plusieurs heures à l'un des tilleuls de la place. En vérité, c'était bien sévère !

Les préliminaires de la paix furent ouverts peu de temps après l'occupation du Mans. Mes parents furent privilégiés : ils eurent à loger un officier d'intendance et un médecin militaire. Ils furent accablés de prévenances et de petits cadeaux. Ma mère ne savait plus où fourrer les boîtes de conserves dont l'accablait le riz-pain-sel prussien. Quant à mon père, il n'a jamais pu finir l'énorme boîte de cigares dont lui fit présent le médecin. Il en conserva pendant dix ans et c'est moi qui volai les derniers.

J'allai à l'école communale pendant tout le temps que les prussiens furent là. Au demeurant, la vie locale ne fut pas troublée et le maire, M. Hamelin, qui était le notaire du pays, n'eut aucune difficulté de réquisition.

Ce fut pour moi une excellente année. Le frère Joseph était un brave homme est un bon maître primaire. Comme ma grand-mère était très dévote, je fus préparé avec soin en vue de ma première communion. Je me disputais la première place au catéchisme avec mon ami Octave Bonnefoi qui était le fils du charpentier et enfant de chœur. Au demeurant, j'étais sincèrement pieux et le petit chouchou du brave curé Baron. C'est à moi qu'échut le grand honneur de réciter les fameux vœux de baptême : « *Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres...* » Hélas ! Que j'ai mal tenu ma promesse ! Car je crois bien que je n'ai jamais cessé d'avoir le diable au corps ! J'ai fait souvent enrager ma grand-mère avec des échappées dont je revenais mouillé ou éclopé. Une après-midi, par un beau dimanche, j'avais galvaudé sur le Loir en compagnie de mes camarades les trois Boutard, fils du fermier de La Guimperie. Je suis tombé dans l'eau et n'ai dû mon salut qu'aux branches d'un saule qui s'étendaient sur cette rivière dangereuse. On m'a rapporté dans un triste état ! Une autre fois, je suis tombé du haut d'un peuplier dans une fontaine. Heureusement que l'eau amortit le choc !

Une grande distraction qui s'est renouvelée plusieurs années consistait à accompagner Caroline qui allait passer une semaine chez ses parents, à cinq kilomètres de là, à la Martinière, commune de Lavenay. C'était tout un voyage ! On allait jusqu'à Poncé et on traversait ensuite la forêt de la Flotte. Je retrouvais là-haut mon cousin Baptiste qui servait de pâtre à ses parents. Nous couchions dans l'écurie sur un lit dans lequel il fallait grimper par une échelle.

Au petit jour, on partait avec un bissac plein de provisions et on conduisait le troupeau (deux vaches et deux chèvres) dans un champ très éloigné accompagné par le bon chien Fidèle, reconnaissable à son œil vairon. Ah ! Les bonnes journées ! On faisait du feu en plein air, on y mettait rôtir des pommes de terre, on dénichait des nids dans la forêt. Le plus amusant était de grimper dans un peuplier où, chaque matin nous déroptions à une pie l'œuf qu'elle avait pondu pendant la nuit. Ce n'est pas facile, je vous le jure, que de fourrer les mains dans un nid de pie garni d'épines !

Ma grand-mère était une sainte, toute de bonté et de patience. Elle était propre, allante, ne perdait jamais une minute, alors que mon grand-père avait plutôt un poil dans la main. Mais quels braves gens, tous les deux et comme ils étaient estimés et aimés ! Ma grand-mère n'avait qu'une passion : le jeu de cartes ! Le jeu le plus pratiqué dans ce petit monde rural était alors un jeu à trois cartes (variété du rami) qui s'appelait : « Gilles ». Chaque partie coûtait un sou au perdant. Il arrivait que ma grand-mère s'attardait avec des voisins jusqu'à deux ou trois heures du matin. Pendant une nuit qui resta longtemps gravée dans la mémoire des joueurs, Dubreil qui était venu travailler comme journalier perdit les trois francs de sa journée ! Quel désastre !

Un familier de la maison était le curé doyen Lucas qui avait connu mes grands-parents à La Chartre et qui avait une estime particulière pour la mère Marteau. Il était gouailleur, très lettré et excellent pêcheur de carpes. Il en prenait dans le Loir qui étaient volumineuses et il avait établi une petite pisciculture dans le jardin de son presbytère. Dans un bassin, il nourrissait une douzaine de carpes et il appelait la plus grosse « *la mère supérieure* ».

Quand ma grand-mère parlait de faire de moi un curé, il se mettait à rire, me prenait le menton et disait : « *Il n'est pas assez bête pour faire un prêtre !* ». Les curés du canton affirmaient qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être évêque et je sus beaucoup plus tard que c'était exact. Épicurien, riche et aimant ses aises, le curé Lucas se trouvait bien où il était. On a dit qu'il aimait les jolies filles : n'insistons pas trop sur ce point scabreux, car je serais obligé de rappeler, avec les mauvais esprits du pays, qu'il venait assez souvent à La Chapelle-Gaugain faire la sieste chez ma cousine Chloé Charles qui était une gaillarde bien en chair et portée vers la tonsure !

Ce que j'étais à ce moment (1871) : un garçon de taille moyenne, sec comme chanvre sortant du four, maigre comme une ablette, noir comme un corbeau, vif, curieux, ardent à la besogne qui lui plaisait ; pour le reste, paresseux, aimant les siens, rendu égoïste par l'amour même dont il était entouré, apte à se lancer dans toutes les aventures, confiant et croyant jusqu'à la sottise.

Ma grande passion fut toujours la lecture. J'aimais à vivre dans le rêve. J'avais trouvé dans le grenier de Champardièrre une collection de romans plus ou moins dépareillés, des feuilletons à bon marché, un Balzac populaire, de l'Eugène Sue. Pendant plusieurs années je n'eus en main que le premier volume de *Don Quichotte*, le second étant perdu. Je le relisais avec délices. J'avais au moins 15 ans quand je pus lire l'édition complète. Je ne comprenais guère qu'une partie de Balzac, mais cela me suffisait. Déjà à Laigle, j'écoutais haletant les lectures à haute voix que faisait le soir dans son lit ma mère à mon père. C'est ainsi que j'ai dégusté par la porte que mes parents laissaient ouverte *Les Mystères de l'hôtel de Niorres* et *Le Tambour de la 32^e demi-brigade*, la plupart des productions d'Ernest Capendu et de Ponson du Terrail. Quelles angoisses n'ai-je pas éprouvé en écoutant *Martin ou les misères des enfants trouvés* par Eugène Sue !

A Ruillé, j'admirais encore *Zélie dans le désert* qui fut, je crois, le chef-d'œuvre d'une romancière aujourd'hui oubliée.

Ah ! Que j'en ai passé de bonnes heures dans ce grenier, les jours de pluie, n'étant troublé dans mes lectures que par quelque rat grattant dans les intervalles du plancher !

J'ai toujours été un grand prospecteur de grenier, fouilleur de bafurages dans toutes les maisons où nous avons logé. C'est effrayant ce qu'on trouve de choses dans ces combles ! Je puis dire que je ne me suis jamais ennuyé partout où il existait un grenier.

Mes amis de Ruillé ont été nombreux. J'ai nommé les deux Desille, les trois Boutard, Octave Bonnefoi. J'aperçois encore le grand Ferron, un beau gars de 17 ans qui était amoureux de Caroline, dont Caroline n'a pas voulu, en quoi elle eut tort car elle épousa plus tard un soudard qui ne valait pas cet excellent tailleur de pierres. Ferron a épousé une amie de Caroline, Eugénie Rousseau, la nièce du curé de La Chapelle-Gaugain.

Ce bon curé Rousseau qui, pendant 33 ans, enseigna le catéchisme aux galopins de La Chapelle était un véritable saint. Il vivait en ascète avec sa sœur. Il était le grand ami de mon père qu'il faillit convertir. Mon père était un déiste, émancipé du christianisme. Il croyait au

Dieu de Béranger et il exigeait de nous de la piété au moins apparente. Pendant de longues années, une chambre de la maison était consacrée, tout le long du mois de mai, à la Vierge Marie et l'on y faisait la prière en famille tous les soirs. Ce n'est pas ce qui m'amusait le plus et c'est cela qui m'a, en grande partie, dégoûté du catholicisme. Je me suis toujours embêté à la messe même quand elle était en musique.

La sœur du curé Rousseau, M^{lle} Louise, était une adorable vieille fille. Elle a vécu, après la mort de son frère, jusqu'à un âge très avancé avec une rente de 400 francs et elle ne manquait de rien ! Heureux temps !

Après la guerre de 1870

Le lycée du Mans

Ma première communion étant accomplie, mes parents me laissèrent encore à Ruillé avec mon frère jusqu'à la fin du mois d'août. Puis, comme je me trouvais en retard sur mes camarades scolaires et qu'on tenait à faire de moi un bachelier, on me confia à M. Demontcuit, le professeur de 8^e et il fut chargé de m'enseigner assez de notions élémentaires de latin pour que je puisse entrer en septième au mois d'octobre. En réalité, ce n'était pas un tour de force, car l'enseignement primaire de Ruillé valait largement l'enseignement primaire du lycée. Pendant cinq semaines, de fin août au 2 octobre, je vins donc au lycée prendre des leçons particulières. M. Demontcuit était un brave homme, célibataire endurci, et qui logeait au lycée où il était en même temps professeur de 8^e et bibliothécaire. C'est dans la grande et poussiéreuse bibliothèque, alors placée au troisième étage du vieux couvent des oratoriens, que je prenais mes leçons. L'été de 1871 fut splendide et je ne trouvais pas ces vacances désagréables quoique laborieuses.

Le lycée a bien changé depuis cette époque. On a reconstruit toute la partie de l'ancien couvent vers la rue Saint-Vincent. Mais la cour du parloir où s'élève aujourd'hui le monument aux morts de la Grande Guerre (avec l'inscription hélas ! du nom de mon fils unique !) et La Chapelle n'ont pas changé. C'est sur les marches de la chapelle que j'attendais l'arrivée du père Demontcuit et je me souviens que je m'amusais à tourmenter une fourmilière logée dans l'interstice d'une marche. Les tilleuls qui m'ombrageaient existent encore.

Ma courte préparation fit que j'eus du mal à reprendre la tête de la classe. J'avais le calcul en horreur, mais le français était ma partie forte. Je crois que ma faiblesse scientifique vient surtout des mauvaises méthodes universitaires et de ce que je n'ai pas rencontré un bon initiateur. Car j'avais eu du goût pour la physique, la chimie et les sciences d'observation. Je n'ai donc été qu'un littéraire. J'étais doué d'une heureuse mémoire, prompt et fugitive. Rien d'extraordinaire, mais des parties brillantes ! Une paresse entretenue par la facilité. Mes bulletins portaient toujours : « *Cet enfant promet beaucoup, mais il ne donne pas tout son effort* ».

Mes classes

Mon professeur de septième était un gros homme nommé Alouis. Ancien répétiteur, il était devenu péniblement un grammairien. Je me souviens qu'il était atteint de pétomanie. Quand ça le prenait, il se soulevait sur une fesse et lâchait une pétarade. Nous avons fini par n'y plus faire attention. Au demeurant, j'ai conservé peu de souvenirs de cette année 1871-72. À la distribution des prix, je n'eus que de rares accessits. L'enfant prodige de la classe était et est demeuré jusqu'en quatrième où il nous quitta pour Stanislas, le fils d'un marchand de fromage de la rue du Port, Charles [illisible]. Avec la rosserie habituelle des écoliers, nous lui avons affligé le sobriquet de « Caseus ». Et, pourtant, nous étions tous fils de familles très modestes. En fouillant dans ma mémoire, je fais surgir encore quelques figures de camarades, Paul Sollier, qui est devenu grand médecin neurologue et qui, pendant la Grande Guerre, a obtenu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, Louis Delanney qui a été fonctionnaire au ministère de l'intérieur et a pris sa retraite comme percepteur à Lyon. C'est son frère Marcel (qui était alors en huitième) qui est devenu préfet de la Seine et ambassadeur de France. Je le retrouverai dans ma vie politique. Je vois encore se suivant de classe en classe trois boursiers, les frères Léon, Georges et Joseph Touchard. Ils sont les fils d'un médecin de campagne, le docteur Touchard maire de Sillé-le-Guillaume. Ils firent tous trois une belle carrière. Léon deviendra chef des services du *Petit Parisien*. Bras droit de M. Jean Dupuy, il réalisera une belle fortune ; Georges, secrétaire du sénateur Milliard, se fera un beau et fructueux cabinet d'avocats au barreau de Paris ; Joseph est encore de nos jours (1931) médecin en chef de la compagnie des chemins de fer de l'État. Voilà donc cinq bourses bien placées car les 2 Delanney et les 3 Touchard furent boursiers.

Qui encore ? Le grand Gihaut, fils d'un propriétaire de Pont-de-Gennes, déjà dépravé et pratiquant les vices d'internat, Hobert et Voisin, qui devaient finir modestes fonctionnaires de l'enregistrement, Dalmagne qui fut mon grand ami et qui, devenu sur le tard député de la Sarthe, ne voua une haine mortelle ; Jud, fils d'un adjudant de la gendarmerie et qui a pris sa retraite comme chef de bataillon, Alfred EGINE, fils du caissier de la gare, camarade aimant et dévoué, un de ceux qui ne m'ont jamais rien demandé quand je suis devenu puissant. Breteau qui me suivait d'une classe et qui joua dans ma vie un rôle considérable ; Edmond Maucorps qui finira général de brigade après s'être enrichi par un grand mariage (avec la fille de Charles Gervais, un des rois de l'industrie du lait) ; Bruneau, depuis inspecteur d'académie, Maxime Radais, devenu chimiste notoire et qui prend cette année (1931) sa retraite comme doyen des professeurs de l'Ecole de pharmacie de Paris ; Michel LeBoul, fils d'un notaire de Ballon, lequel a pris une existence des plus aventureuses, prendra sa retraite comme commissaire de police à Alger ; Victor Fouanon, qui fera une belle carrière comme vétérinaire à Paris. Il a été conseiller général de la Sarthe et est encore maire de Ballon ; Joseph Ollivier, de Vaas, mort notaire à Bernay-en-Champagne ; Félix Heurteloup qui fut un de mes rivaux sérieux et mourut notaire à Vaas ; Léon Côme, esprit fort distingué. Il sera procureur de la République au Mans et mourra juge au tribunal civil de la Seine ; Chanteloup, fort en thème et esprit religieux, enfant de chœur de notre aumônier l'abbé Carteaux, sera plus tard curé de Saint-Mandé.

J'en oublie que je retrouverai peut-être. Ainsi André Tessier, fils du Père Tessier, le professeur d'écriture dont je fus le très mauvais élève, n'ayant jamais eu aucun goût artistique. Tessier a été sous-chef de cabinet de Joseph Caillaux, puis percepteur à Versailles. Nous nous sommes peu perdus de vue. Il a pris aujourd'hui sa retraite et rédige à Louviers un journal destiné aux marchands de draps. Notons encore Barrier, qui a lâché plus tard la profession d'avoué pour devenir le richissime directeur de l'hôtel Continental à Paris ; Georges Le Bail, le frère du médecin ; il deviendra expert-géomètre. Perrotel se contentera d'être fabricant de corsets.

Sans goûts artistiques, je serai aussi sans goût sportif que sans goût musical. Mon inaptitude à la gymnastique provenait surtout de ma paresse. Je faisais le désespoir du professeur, le brave papa Chatal qui était désolé de me voir avilir mes muscles.

Mon père avait du goût pour la musique. Il voulait faire de moi un clarinettiste comme lui. On ne confia à cet excellent M. Fabre, chef de la Musique municipale du Mans et ancien clarinettiste des Guides. Ces leçons m'allaient parce qu'il y avait une fanfare lycéenne et que cet amateurisme nous arrachait à l'étude. Quand la musique jouait, Fabre me faisait mettre un écouvillon dans mon instrument. C'était un type curieux, un fort bel homme avec une moustache à la Napoléon III. Il avait séduit plus d'une femme de la ville et notamment la plantureuse moitié du docteur Almire Garnier qui pinça les deux amoureux en pleine action. Le scandale fut amorti. Fabre nous racontait des gauloiseries et cela a fini par le faire congédier. C'est par lui que j'ai su l'histoire de la princesse Mathilde et de son amant un capitaine des Guides qui, brouillé avec elle, allait, la nuit, jusqu'à la porte de la chambre de sa bien-aimée et se faisait ouvrir en disant : « *Ah ! Mathilde, si tu savais avec quoi je frappe !* »

Fabre, perclus de dettes, dut abandonner Le Mans pour se réfugier à Laval. Il pariait à la brasserie qu'il avalerait 12 bocks de bière pendant que sonnait midi et il gagnait son pari. J'ai quitté la classe du père Alouis sans récolter de lauriers. Déjà vieux, le bonhomme a pris sa retraite peu de temps après. Il s'était retiré dans sa ville natale au Grand-Lucé. Quand je suis devenu, en 1892, conseiller général de ce canton, j'ai retrouvé avec émotion sa pierre tombale.

La Chapelle-Gaugain

Aux vacances, je ne retrouvais plus Champardière. D'un commun accord avec mes parents, mes grands-parents décidèrent de s'installer à La Chapelle-Gaugain, dans la résidence ancestrale des Marteau. Ce qui empêchait mon grand-père de se fixer dans son village natal où il possédait une propriété bien à lui, c'était la communauté gênante qui existait entre lui et son frère Gervais Marteau dit Carcassonne, le plus parfait ivrogne de la commune. Ce Gervais était un homme insupportable, paresseux et chargé de famille. Et pourtant ses enfants se débrouillaient ; l'ainé Arsène était chef-charretier de l'entreprise Benoist ; il avait fait la campagne de Crimée, avait épousé une belle femme Évangéline, qui le cocufiait avec les jolis commis de l'entreprise. Cela donnait lieu à des scènes continuelles et ma mère fut plus d'une fois obligée d'employer toute sa diplomatie pour concilier les époux. Pour en finir avec Arsène Marteau, je dirais qu'il quitta l'entreprise en même temps que mon père et qu'il s'établit boulanger à Luceau, près Château-du-Loir. Il était devenu veuf et sa femme lui avait

donné un fils, Arsène, grand et beau garçon dont la destinée fut curieuse. Placé à quinze ans comme garçon farinier chez le meunier Bataille à Ourne (propriété de Godefroy Cavaignac), il séduisit la fille de son riche patron, laquelle avait son âge ; il lui fit un enfant et obligea ainsi les parents au mariage. Il était d'ailleurs intelligent et travailleur ; il est devenu un [illisible] important et il est aujourd'hui retiré à Château-du-Loir avec une grosse fortune. Il a malheureusement perdu sa femme et son fils.

Le fils cadet de Gervais, Léon Marteau, qui était doué d'une force herculéenne fut d'abord garçon boucher. Il devint ensuite le premier garçon d'un gros maquignon de Vendôme et, successeur de son patron, il parvint à l'aisance. Le 3^e, Alphonse Marteau, parfait imbécile, ne put s'élever au-dessus de la profession de cocher de fiacre à Paris. Il se maria et revint ensuite vivre péniblement de son travail de journalier à La Chapelle-Gaugain. Il est mort misérablement et j'ai dû le soutenir de mes deniers. J'ajoute que son neveu Arsène Marteau a contribué à l'adoucissement de sa vieillesse.

Bref ! Champardière fut loué et notre séjour de vacances fut transporté à L'Aunaie, bordage d'environ 6 hectares, y compris une vigne, la vigne des sablons, qui faisait les délices de mon père.

La Chapelle était la vraie patrie de toute ma famille maternelle. On y voit des Marteau aux actes de l'état paroissial depuis 5 à 6 siècles. Il semble bien que la métairie de L'Aunaie ou Launay ait dépendu, avant la Révolution, du château qui fit partie autrefois de la seigneurie de Ronsard. Les armes de Ronsard (celles de la Possonière-de-Couture) figurent encore sur l'Eglise.

Le père Marteau, mon arrière-grand-père paraît avoir été dans une situation aisée et ses ancêtres avaient été d'assez importants cultivateurs. J'ai déjà dit qu'il avait eu deux garçons, mon grand-père Jacques-Louis, né en 1804, un jeune frère Gervais le Poivrot et enfin une grande et belle jeune fille, Louise Marteau qui épousa Joseph Charles. Ce Charles, dont l'origine semble être normande, était venu à la Chapelle pour y exercer en même temps la fonction de maître d'école et d'expert. Le métier était alors peu reluisant, puisque le maître d'école sonnait les cloches et balayait l'église. Mais il était à peu près le seul homme, avec le curé, capable de lire et d'écrire correctement. Ce Joseph Charles était intelligent et roublard. Il épousa en premières noces une demoiselle d'Harcourt, de famille noble et ruinée, et il en eut un fils (que j'ai connu) Édouard. Cet Édouard était un grand et beau garçon à qui son instruction permit de devenir clerc de notaire à Vendôme. Il avait hérité de sa mère morte de bonne heure une toute petite somme qu'il dépensa à faire le Brummel. Il montait à cheval, allait au bal etc... Bref, il séduisit ainsi une parente éloignée de sa mère, ayant, elle, une certaine fortune, une jeune fille pas belle, mais ayant du chien et ayant rôti le balai parce qu'elle était douée d'un tempérament excessif ! Ce mariage fit l'orgueil de la famille Charles et de la commune de La Chapelle. Édouard Charles d'Harcourt (car il se faisait appeler ainsi) épousant une demoiselle de Lucé ! N'était-ce pas la savonnette à vilain ?

Hélas ! Le mariage tourna assez mal. Tant qu'ils eurent de l'argent, les jeunes époux, firent une noce carabinée. Ils se grisèrent tous les deux en chœur ! Ils finirent par se battre et se séparer à l'amiable. Deux enfants étaient nés : Inès et Albert. J'en reparlerai.

Édouard, après une vie bien agitée, devint complètement gâteux ; il pouvait à peine parler et marchait avec une béquille. Après la mort de Joseph Charles qui, je viens de l'écrire, avait épousé ma grand-tante Louise Marteau, Édouard fut recueilli par sa belle-mère et sa demi-sœur Chloé qui le soignèrent jusqu'à la fin avec un admirable dévouement.

De son second mariage, Joseph Charles avait en effet eu deux enfants : Edmond et Chloé. Il en fit deux instituteurs. Edmond qui avait de l'ambition ne demeura pas longtemps dans l'enseignement. À sa sortie de l'école normale du Mans il fut nommé instituteur à Rahay près Saint-Calais. Instruit par l'exemple de mon père, et suivant les conseils de ce dernier, il entra chez un entrepreneur de travaux publics dans l'Est et devint d'abord un bon représentant et ensuite un assez médiocre patron.

Chloé prit, en quelque sorte, la suite des affaires de son père et elle dirigea pendant 40 ans l'école primaire mixte de La Chapelle-Gaugain. Belle fille, mais dévote et hostile au mariage, elle se consacra uniquement à sa mère, à son demi-frère et à ses neveux. Elle m'aimait beaucoup et c'était pour moi une grande joie d'aller passer (avant notre établissement définitif à La Chapelle) une ou deux semaines chez elle. Je faisais des scènes épouvantables quand mes grands-parents venaient me chercher.

C'est que j'avais pour camarades tous les garçons et toutes les filles de l'école où je faisais, sous l'œil bienveillant de Chloé, à peu près tout ce que je voulais. Cette brave fille acceptait tous mes caprices. Le séjour à La Chapelle, c'était la permission de vagabonder partout !

J'ai contracté là des amitiés précieuses dont quelques-unes m'ont suivi dans la vie : Eugène Collet, le fils du boulanger, Jules et Albert Goujon, Raymond Chambris, le charpentier, Gustave Latrin, dont la destinée fut si malheureuse, Baptiste Bossereau qui est demeuré jusqu'à la fin le plus solide de mes appuis politiques.

Mes grands-parents ne s'installèrent donc dans leur petite propriété de L'Annaie que lorsqu'ils furent débarrassés de Gervais Marteau. Ce dernier, très endetté, dû vendre son héritage et se retirer chez sa fille qui s'était mariée à un hôtelier de La Guierche, nommé Beaufils.

Mon père acheta une grande portion du petit patrimoine de Gervais, ce qui lui permit d'arrondir L'Annaie et d'en faire une petite exploitation capable de nourrir deux vaches et un cheval.

Tant du vivant de mes grands-parents qu'après leur mort, L'Annaie fut le seul luxe, la seule distraction de mon père. Le moment est venu de parler encore un peu de cet homme excellent.

Mon père et son procès

J'ai déjà jeté quelques notes concernant le caractère de mon père. Je ne saurais trop souligner ses hautes qualités de travail, d'intelligence, d'ordre et de probité. Il n'a jamais été qu'un employé supérieur, mais il avait toutes les qualités qui font un grand patron. Il aimait la

lecture, écrivait bien, pratiquait les classiques (il récitait tout Boileau par cœur) mais il avait surtout de grandes aptitudes pour le dessin industriel et pour les mathématiques. Il était en religion spiritualiste mais émancipé du catholicisme avec quelques retours. J'ai constaté qu'il avait l'esprit philosophique. En politique, il était essentiellement conservateur et gouvernemental. D'abord impérialiste, il devint ensuite un admirateur de Thiers puis de Gambetta. Il était abonné au *National*, journal républicain modéré.

Ma mère insistait beaucoup pour que ses enfants fussent élevés chez les jésuites. Mon père qui subissait assez facilement la douce influence (et combien habile !) de sa femme, résista courageusement et nous fûmes d'autorité voués à l'enseignement universitaire.

De 1869 à 1871, la vie de ce français d'élite, si honnête et si bon, fut profondément troublée par un procès avec son ex patron Benoist.

Benoist avait trouvé dans mon père un véritable trésor ; il se reposait de tout sur lui. Pierre Joseph ne manquait pas d'astuce et, profitant de bonnes dispositions de son patron, il stipula dans une correspondance échangée, qu'il aurait droit à une participation de 5 %, en plus de son traitement, dans tous les profits de l'entreprise. Ces 5 % auraient dû être liquidés annuellement, mais il fut convenu qu'ils seraient portés chaque année en compte, capitalisés et laissés dans l'entreprise.

Si bien qu'en 1869, après l'échec du pont de Dives, et malgré cet échec, mon père se trouvait encore créancier vis-à-vis de l'entreprise Benoist d'une somme non entièrement liquidée mais qui atteignait près de trois cent mille francs. (Une fortune à cette époque)...

Benoist (misère engendre tricherie) qui s'était retiré à Angers qui procédait à la liquidation pénible de ses entreprises, sans contester le principe de sa dette, se jeta dans le maquis de la procédure. Et il fallut plaider d'abord devant le tribunal de commerce de Laigle, ensuite devant la cour d'appel de Caen. Il y eut expertises sur expertises. Mon père eut le bonheur de rencontrer à Laigle un agréé intelligent nommé Rousselet, des juges intègres et il gagna son procès sur toute la ligne.

Il voulut exécuter par provision, Benoist prit un arrêt de défenses et l'affaire, paralysée par la guerre, traîna deux ans devant la cour de Caen laquelle nomma de nouveaux experts. Ballotté entre la crainte et l'espérance, mon père contracta une maladie de cœur dont il ne se remit jamais. Mais, en 1872, tout était terminé à son profit !

Le résultat moral de ce procès fut que mon père me poussa vigoureusement vers la basoche. Il avait constaté qu'agréés, avoués et avocats gagnaient facilement et largement leur vie. Son rêve était de me voir un jour avocat au Mans pendant que mon frère y serait avoué. Il a eu le bonheur de réaliser en partie cet idéal.

C'est vers 1872 que doit être mort à Bayonne mon grand-père Denis Vincent. La manière dont mon père a éloigné de nous son ancien comptable de La Chartre est demeurée l'un des mystères de mon existence familiale. Que peut avoir fait Denis Vincent pour avoir été condamné à cet exil ? J'ai su que mon père lui avait toujours fait une petite pension pour le faire vivre là-bas avec Solange. Mais il n'a jamais été autorisé à voir ses petits-enfants. Ainsi,

je n'ai jamais connu ce grand-père que par les descriptions que m'en fit ma mère. Mon père n'en a jamais ouvert la bouche ! Le père Denis Vincent Ajam repose dans un coin du cimetière de Bayonne et sans doute dans la fosse commune, alors que mes grands-parents maternels ont été honorés à La Chapelle-Gaugain d'une sépulture perpétuelle.

Quelque temps après la mort de ce grand-père inconnu, mon père a recueilli la vieille Solange à La Chapelle-Gaugain. Il l'estimait, l'aimait et l'honorait comme si elle était sa mère. Ils rappelaient souvent leurs souvenirs de jeunesse sans prononcer le nom de mon grand-père... Le maudit !

Solange était fort gaie et elle chantait encore agréablement. Que de fois à la fin d'un de ces plantureux repas que préparait ma mère, n'avons-nous pas entendu mon père chanter avec Solange le duo comique du père Robinet et de la mère Fontaine ?

Et Solange entonnait sa fameuse séguedille :

« Au son joyeux des sérénades

Loin des jaloux et des alcades

L'amour ce soir, me servira

La cachucha nous unira ! »

Elle est morte doucement à La Chapelle-Gaugain, soignée par mes parents. Elle fut enterrée dans le petit cimetière où je reposerai un jour. La concession était trentenaire. Ma mère a oublié de la faire renouveler et j'ai eu le tort de ne pas veiller à ce renouvellement.

Immédiatement après le gain de son procès, mon père fut sollicité par un vieux camarade Marchois Roussilliot, qui avait obtenu l'adjudication d'une partie des chemins de fer du Nord de l'Espagne. Roussilliot ne savait ni lire, ni écrire, mais il était de première force comme réalisateur. Il associait mon père sans lui demander de capitaux. Mais Pierre Joseph, bien que d'apparence très robuste, se sentait fatigué. Il n'avait pourtant que 42 ans. Et surtout, il avait réalisé au-delà de ses espérances de jeunesse. A cette époque, 15.000 francs de rente avec la propriété d'une maison (car il avait acheté au Mans l'immeuble portant le numéro 123 de la rue Julien Bodereau), cela représentait une jolie fortune bourgeoise. Bien conseillé, mon père ne fit que de bons placements ; il n'a jamais voulu spéculer et il désapprouvait son ami Drouet lequel d'ailleurs finit par se ruiner en boursicotant.

Au grand chagrin de Roussilliot, il refusa donc ses propositions si avantageuses. En cinq ou six ans, le Marchois gagna une fortune énorme (quatre ou cinq millions !). Il se fit construire un superbe château dans le département de la Creuse, près de Bourgameuf. Malheureusement, il devint aveugle et ne put jouir de ses richesses. Tous les ans, mon père allait le voir en gascon, mais il ne fut jamais ébloui par le faste de son vieil ami. Je crois bien qu'il n'a jamais rien regretté. Il était heureux. Il avait un cheval et une voiture et il faisait le trajet entre Le Mans et La Chapelle en une petite journée. Je me souviens encore de sa première jument, la bonne Souris qui fut plus tard remplacée par la noire Bichette. Mon père

faisait valoir ses cinq hectares avec un ménage (Eugène et Rose Suzanne) qu'il avait fait venir de Marolles-les-Braults. Ces excellents serviteurs lui furent fidèles jusqu'à sa mort. Mon père adorait la campagne, le jardinage et la viticulture. Il produisait des fruits admirables. Il disait : « *J'ai été si privé de fruits dans mon enfance qu'aujourd'hui je veux en manger à profusion* ». Je pense que les hommes dont la jeunesse a été pauvre jouissent mieux que les autres de la vie bourgeoise.

Notre maison de la rue Julien Bodereau était composée de deux parties : le corps principal était sur la rue Julien Bodereau ; l'écurie, les communs et un bureau pour mon père étaient du côté du boulevard Négrier. Il y avait donc deux issues, ce qui favorisa souvent nos escapades à mon frère et moi. Il y avait aussi de ce côté une chose rare au Mans à cette époque, une buanderie avec une baignoire. Le bain bimensuel était une opération compliquée, car il fallait faire chauffer l'eau dans la grande bassine de fonte destinée à la lessive.

Il y avait aussi un poulailler toujours très bien garni. Tous les ans, six semaines avant Noël, mon père achetait une énorme dinde qu'il nourrissait lui-même avec une pâtée de lait et farine. Et le jour de Noël, il y avait un gueuleton fantastique qui réunissait les amis, les Drouet, les Audelin, M^{me} Gervaiseau.

Mon père avait une cave qu'il entretenait avec un ami jaloux. Il savait acheter les vins dans la bonne année et les conserver longtemps.

Au demeurant, il a eu une belle vie difficile, noble et droite. Il est passé de la pauvreté à l'aisance. Je suis aujourd'hui convaincu que la question sociale peut être relativement résolue par la petite bourgeoisie. Le patriciat ne peut être qu'une exception et il y'a dans les vues d'Auguste Comte des parties qui demeureront, bien qu'on les ait raillées. La récompense de l'effort peut exister sous la forme d'un foyer modeste et ce foyer peut devenir accessible à une majorité de citoyens suffisante pour que la soupape d'une révolution ne soit pas nécessaire. Parti de la pauvreté, mon père a réalisé son idéal. Il est mort trop jeune, à 62 ans, mais il est mort sans souffrance. Il a vu ses enfants casés et heureux. Les hommes de cette trempe consciencieux, aimants du devoir, honnêtement formés, d'une loyauté rigide, économes sans avarice, égoïstes sans brutalité, travailleurs acharnés, sont de plus en plus rares.

Mon père disait : « *Pour réussir, il faut trois choses : de la santé, du travail mais aussi de la chance* » ; il ajoutait : « *Il est bien rare qu'un homme ne voit pas l'occasion passer à côté de lui : le difficile est de la saisir aux cheveux !* ». Sa modestie égalait sa réelle valeur. La dernière joie de mon père a été la naissance de mon fils Pierre en 1890. Il aimait follement son petit-fils.

Les amis

Le cercle des amis de ma famille n'était pas fort étendu. J'ai nommé les Drouet, les Audelin et M^{me} Gervaiseau. J'aurais dû commencer par mon oncle Urbain Ajam qui ne disposant que de tous petits moyens, ne voulut pas demeurer dans l'entreprise après le départ de mon père.

Cet Urbain était un drôle de corps. Il était bon travailleur, mais doué d'un exécrable caractère. Mon père seul pouvait le supporter et encore fallait-il que ma mère servit souvent de tampon. Je me souviens d'une scène formidable qui eut lieu à Laigle. Urbain était alors le surveillant des carrières d'Alençon qui fournissaient la pierre pour les constructions de l'entreprise. Un jour, mon père se trouvait à court de matériau et il avait supplié Urbain d'activer les transports car les chantiers chômaient depuis deux jours. Urbain répondait toujours : « Impossible ! » Enfin, mon père impatienté fit le voyage d'Alençon. Il trouva Urbain morose. Il déjeuna avec lui dans une auberge sans que son frère sortit d'un mutisme absolu. On va à la carrière et, après une visite, Urbain s'écria d'un ton bourru : « *Les pierres, mais elles sont rendues à pied d'œuvre depuis deux jours !* » Il s'en fallut de peu que mon père ne le battît ! On se serait fâché à moins. Mon père avait des moments de violence, mais il redoutait sa propre force et se contenait. En cherchant dans mes souvenirs, je ne me vois frappé que deux fois et encore je le méritais bien ! La seconde fois, il avait ses sabots et il prit la précaution de quitter son sabot avant de me donner un coup de pied au derrière.

Urbain qui ne possédait guère qu'une trentaine de mille francs acheta une petite maison au n°32 de la rue Julien Bodereau. Dans les premiers temps, l'union entre les deux frères fut parfaite et l'oncle était souvent notre commercial. Il venait à la maison faire les basses besognes, ainsi casser le bois. Mais, un beau matin, une mouche le piqua, il chercha une scène stupide à mon père ; on échangea de grossières injures et Urbain fut près de dix ans sans mettre les pieds chez nous. Et pourtant, il n'était pas brouillé avec ma mère. Deux fois par mois, nous étions autorisés par mes parents à aller déjeuner chez l'oncle. Il nous recevait admirablement, car il était parfait cuisinier. Après déjeuner, il nous emmenait à la campagne avec son chien Pyrame, un brave caniche d'une intelligence rare et dressé comme un chien de cirque.

Mon oncle vivait très bien avec 1500 ou 1800 francs de rentes. Il allait faire tous les jours sa petite partie au café.

Les Drouet étaient des familiers de la maison. On déjeunait et souvent on dînait les uns chez les autres une fois par mois. Mais le père Drouet qui jouait à la bourse finit par perdre une grande partie de son aisance. Il dut acheter à Saint-Gilles une petite fabrique de conserves et se remettre au travail. Son fils Ferdinand lui succéda ; il épousa notre cousine Inès Charles et ne fit jamais de brillantes affaires. Le père et la mère Drouet moururent dans un âge assez avancé. Ils s'étaient retirés boulevard Négrier.

Les Audelin étaient originaires, le mari du Sap (Orne) et la femme de Mamers. Orpheline et ayant une dot assez rondelette, M^{me} Audelin qui était fort jolie et coquette avait épousé à seize ans son mari alors pharmacien à Mamers. Pour augmenter sa situation, Audelin acheta au Mans une droguerie rue des Falotiers. J'ai déjà dit, je crois, que mon père s'était lié à Laigle avec le beau-frère de M. Audelin, M. Samson. C'est par ce dernier que naquit l'intimité.

La situation des Audelin était, au Mans, assez singulière et elle fit beaucoup jaser. M^{me} Audelin avait trois enfants dont l'aîné Maxime était, ainsi que je l'ai dit plus haut, infirme, une fille, Camille, et un puîné, Théophile.

Bien que les Audelin fussent dans une situation aisée, ils avaient loué chez eux une chambre à un pensionnaire, Romain Doreau. Ce Doreau, qui avait fait une belle fortune comme bijoutier au Palais-Royal, n'avait aucun lien de parenté avec les Audelin. Il avait 10 ans de plus que M. Audelin, il était célibataire et fort laid. Il vivait étroitement avec les Audelin et ils donnaient cette impression de ménage à trois qu'Henri Becque a raillé dans *La Parisienne*.

Ma conviction est que M^{me} Audelin était sage, mais toutes les apparences étaient contre elle. On en faisait des gorges chaudes au Mans et l'on essaya bien des fois d'exciter le puritanisme de ma mère pour la détacher de M^{me} Audelin. Mais ma mère se portait forte de l'honnêteté de son amie.

Sans être une dévote exaltée, ma mère se donnait l'apparence d'une catholique intransigeante. Notre salon avait pour mobilier toute une tapisserie qui représentait des scènes de la vie du Christ. On s'asseyait sur le bon Dieu ! Jamais ma mère n'aurait fréquenté les Audelin si elle avait eu quelque soupçon !

Romain Doreau n'avait qu'un neveu Doreau, président du tribunal de Segré. Très âpre au gain, ce neveu était très inquiet de la position prise par son oncle à héritage dans la famille Audelin. Comme il avait une femme jeune et jolie, il la fit si bien manœuvrer auprès de l'oncle que ce dernier abandonna les Audelin et acheta boulevard Négrier une maison où il se fixa. La rupture fut complète. Plusieurs fois par an, la jolie Madame Doreau venait donner ses soins au père Doreau. La cuisinière de ce dernier raconta à ma mère que, quand elle montait le chocolat du matin, elle trouvait la nièce en chemise et en cheveux sur les genoux de l'oncle. Finalement, elle fut légataire universelle, Madame Audelin n'ayant qu'un legs de 20.000 francs Doreau père est mort président à Mamers et son fils est aujourd'hui juge d'instruction à Paris. Son intelligence est médiocre.

Madame Gervaiseau était la veuve d'un architecte de l'entreprise Benoist qui se croyait des dons d'artiste peintre et qui menait la vie facile. La veuve était une brave femme pas bête mais laide comme quatorze péchés capitaux. Elle était l'amie intime de ma mère ; elle nous aimait beaucoup et nous attirait chez elle. Ma mère la choyait parce qu'elle croyait qu'elle nous ferait ses héritiers. A la mort de son mari, M^{me} Gervaiseau n'avait qu'un tout petit pécule ; elle le plaça en rente viagère et elle vécut si longtemps qu'en faisant des économies elle reconstitua au triple son capital primitif. Vers la fin de sa vie, nous l'avons négligée, ayant autre chose à faire que de surveiller un héritage. Elle fut accaparée par un ancien professeur du Prytanée, nommé Raymond et lui laissa ce qu'elle possédait. La famille Raymond était d'ailleurs fort intéressante. M^{me} Gervaiseau demeure une des figures les plus sympathiques de mon enfance.

A La Chapelle-Gaugain, nos plus grands amis étaient les Rocheron (de la Derazerie). Le père Rocheron (Rocheronnet comme l'appelait sa toute petite femme née Hurtaun) était un agriculteur aisé et intelligent. Il fut maire de La Chapelle pendant trente ans au moins, ayant servi tous les gouvernements avec la même fidélité. Il eut plusieurs enfants qui tous firent leur petit bonhomme de chemin. La fille aînée ne fut pas heureuse ; elle épousa un mari ivrogne et

tous deux moururent de bonne heure en laissant leur fils Alfred, infirme, au soin de ses grands-parents. J'ai déjà dit qu'il fut un de mes bons amis d'enfance.

La seconde fille Henriette épousa aussi un poivrot, Bourgoin (Nicolas), cultivateur aisé à Vancé. Deux enfants naquirent de ce mariage : le brave Henri Bourgoin, qui devint mon camarade de lycée. Il était dipsomane comme son père, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un bon vétérinaire à Château-du-Loir.

La fille Henriette épousa un autre de mes camarades, Eugène Collet, fils de boulanger et boulanger à La Chapelle. Le père Collet avait succédé comme maire de La Chapelle à M. Rocheron. Il était en même temps chantre à l'église et sa fille Eugénie, une belle fille, gagnée au mysticisme par le curé Delaroche, s'échappa un jour de chez lui pour se faire religieuse. On eut beaucoup de mal à la détourner de cette vocation, mais elle vécut dans le célibat, malgré les nombreux partis qui se présentèrent.

Eugène Collet qui fut, lui aussi, un de mes grands amis de jeunesse, était le cousin germain des deux frères Albert et Jules Goujon. Nous avons fait ensemble de bonnes parties.

C'était un garçon intelligent, laborieux, économe. Sa femme était également douée d'excellentes qualités. Ils devinrent aisés mais ne furent pas heureux. Leur fils tourna assez mal et leur fille mourut jeune mariée en laissant des enfants qui eux-mêmes moururent jeunes. Eugène Collet est mort vers 1925, du chagrin d'avoir perdu sa femme. Il s'était retiré à la Dérazerie et vivait dans une mélancolique solitude.

Mon ami le plus cher et le plus fidèle jusqu'au bout fut Jules Goujon. Il avait juste un an de plus que moi. Nous avons commencé par conduire ensemble au champ les vaches de la mère Goujon. Quel heureux temps ! Et comment n'aimerais-je pas cette commune de La Chapelle-Gaugain où j'ai logé tant de souvenirs.

Creuser des trous, dénicher des nids, élever des grillons, tourmenter les fourmilières, allumer de grands feux, chasser les vipères, alimenter les fourmilions, taquiner les petites bergères, dresser le bon chien Turc, courir les ravins, je vous garantis qu'on n'avait pas le temps de s'ennuyer et que la nuit venait toujours trop vite. Jules Goujon n'est allé à l'école que jusqu'à 12 ans ; il dut ensuite aider son père qui était marchand de beurre et d'œufs en même temps que cabaretier. En cette dernière qualité, il buvait son fonds, car il était toujours entre deux vins. A quatorze ans, c'était Jules qui menait le commerce et le père tremblait devant son fils. C'était le garçon qui allait acheter les denrées sur les marchés de Montoire et de La Chartre et c'est grâce à lui que ses parents ne sont pas morts dans la misère. Après avoir été enfant de chœur, Jules Goujon qui était plein de finesse et qui eut été loin s'il avait pu recevoir de l'instruction, se mit à lire des ouvrages philosophiques et devint voltairien, comme d'ailleurs notre ami Baptiste Bossereau, le tonnelier de Ponts-de-Braye, beaucoup plus âgé que nous. Cher Bossereau ! Il vit encore (1931) et il boit toujours sec, malgré ses jambes pourries de rhumatismes. Il était fort comme un Turc et, une nuit, il fit tomber d'un coup d'épaule le mur de jardin d'un voisin qui lui avait cherché chicane ! Il ne faisait pas bon tomber dans ses pattes. Quand je suis devenu député de Saint-Calais, il est devenu l'un de mes meilleurs agents politiques. Amitié sincère, rare, presque aveugle !

J'ai oublié quelque peu la famille Rocheron. Disons en un petit mot encore pour ne plus y revenir. Le père Rocheron est mort à 93 ans, lucide jusqu'à la fin, cultivant encore son jardin. Il n'avait plus qu'une passion, le sucre dont il faisait une formidable consommation. Ses deux fils Étienne et Arsène ont eu une belle vie. Étienne est devenu le principal clerc d'une des grandes études de Paris. Il s'était marié avec une femme, une veuve riche mais pesant 150 kilogrammes, digne de faire recette en foire. Il en eut deux enfants, Maurice et Marguerite. La fille devint une jolie brune à laquelle, plus tard, ma mère voulut me marier. Je m'y serais volontiers prêté mais cet amour ne fut pas assez violent pour me faire passer outre certaines considérations, dot médiocre, mauvaise santé et enfin la crainte d'une ressemblance future avec l'adipeuse belle maman ! L'événement me donna raison car Marguerite et son frère moururent tuberculeux. Le cadet des Rocheron, Arsène, ne fut qu'un modeste agent-voyer en Sologne ; mais il demeura célibataire et eut une vie facile.

J'ai connu aussi un vieux cousin de mon grand-père, le père Chambris dit Potelot qui avait toute sa vie été, malgré son avarice sordide, le coq du village et grand amateur de bois. À 70 ans passés, il débauchait encore ses servantes. C'est lui qui m'a appris à jouer le piquet et la manille. Il était joueur et tricheur merveilleux. Le vieux couvreur, le père Latrin, qui me faisait monter sur les toits et qui avait été notoirement trompé par Potelot, me disait, un beau jour de printemps, en entendant chanter le coucou : « *Tiens, petit, voilà qu'on m'appelle !* ». C'est ce papa Latrin qui m'a enseigné, après Fabre, la gauloiserie. Je fus un bon élève.

Chambris-Potelot n'a laissé qu'un fils, aussi avare que lui, qui fut commerçant et caissier de la caisse d'épargne à La Chartre. Il a lui-même laissé une fille devenue Madame Hausseray et qui m'a rétrocédé les petits près de L'Aunaie situés sur le bord de la rivière. Je possède encore des arbres plantés par Potelot.

J'abandonne ici mes amis de La Chapelle. Je les retrouverai sans doute avec d'autres dans la suite de mes souvenirs.

Mes études classiques.

Ma formation intellectuelle

En rentrant de vacances, à la fin de septembre 1872, j'avais, par un caprice imbécile d'enfant, demandé à mes parents comme une faveur d'être placé comme interne au lycée. Après m'avoir quelque temps résisté, mes parents finirent par me céder soit pour faire un essai soit pour me donner une bonne leçon. En réalité, j'obéissais à mon impulsivité naturelle, à ce désir de changement par lequel j'étais travaillé toute ma vie ! Ah ! Je fus vite puni. Auparavant, j'étais demi-pensionnaire ; le déjeuner du lycée était mauvais, mais comme j'avais un bon chocolat le matin avec une pile de tartines bien beurrées ! Comme je dînais bien au copieux repas de famille, le soir !

Je ne sais pas comment mes parents ont pu céder un désir aussi inepte, car nous habitons à dix minutes (à peine) du lycée !

Ah ! Oui ! Je fus vite puni. Le dimanche suivant, ma mère vint me voir au parloir. Je lui donnais la comédie et me mis à genoux en pleurant, la suppliant de me reprendre ! Il fallut,

pour me calmer, l'intervention de ce brave papa Guibé, mon ancien maître que j'aimais beaucoup. Mais la différence de ma nouvelle vie avec le dorlotage maternel m'était cruelle. J'étais gourmand ! Or le garçon m'apportait au réfectoire, le matin, une tasse de chocolat lavasse dont il buvait cyniquement la moitié en chemin. Il fallait se lever pendant la nuit, l'hiver, au petit jour pendant l'été. Et, quelle saleté !

Et, comme j'étais souvent puni, mes sorties étaient rares. J'avais comme pion un horrible petit bonhomme qui s'appelait Coutard et auquel nous avions infligé le sobriquet de « Nabot ». Il n'était pas bête avec ses quatre pieds de haut, ni je crois, bien méchant. Mais il favorisait ostensiblement les fils de riches et de hauts fonctionnaires. Ainsi, les deux Delanney étaient ses chouchous parce que leur père était agent-voyer chef. Moi je n'étais que le fils d'un petit bourgeois obscur. Je ne comptais pas. J'étais paresseux et je ne songeais qu'à lire des romans. J'avais établi devant mon pupitre une grosse pile de dictionnaires derrière laquelle je lisais tout ce que j'avais pu chiper. La bibliothèque comprenait peu de volumes, mais M. Demontcuit me laissait prendre ce que je voulais. C'était surtout Dickens qui m'a ravi. *La Roche aux Mouettes* de Jules Sandeau m'a plongé dans un vrai délire. Et les romans de Gustave Aimard, quelles merveilles ! Par contre, je n'ai pu parvenir à goûter ni Walter Scott ni Fenimore Cooper. Dumas père et Balzac sont demeurés toujours en tête de mes préférences. J'ai bien relu aujourd'hui (février 1931) Balzac une dizaine de fois. Je voudrais, comme Stendhal, tout oublier pour posséder encore la virginité des *Mille et Une Nuits* !

Bref, Nabot me persécuta non sans justice et je le pris en horreur. J'étais souvent au piquet et je faisais tout juste mes devoirs. Mon professeur de sixième était un médiocre agrégé de grammaire nommé Théry. Je le vois moins bien dans mes souvenirs que le père Alouis et M. Demontcuit. Le censeur Révérard était d'aspect bourru et, au fond, le meilleur homme du monde. Il était rompu à toutes les saletés de l'internat, car presque tous les élèves s'adonnaient au vice de Jean-Jacques Rousseau. Il se formait des unions entre les grands et les petits avec échange de billets doux, tout comme dans les prisons. On m'affirme que les habitudes de sport ont transformé ces mœurs. Je veux le croire.

Le papa Révérard qui m'aimait au fond et savait que je pouvais mieux faire m'a sermonné plus d'une fois. Je me ressaisissais un instant, puis je retombais dans ma torpeur. J'étais un enfant nerveux, ombrageux et j'aurais eu besoin d'une éducation privée. J'avais pourtant de la vanité, j'étais fier quand j'avais une bonne place, mais la persévérance me manquait. Je me décourageais au moindre échec. Mon frère adoucissait mon sort ; il était demeuré externe et nous étions dans la même cour, il m'apportait des douceurs de la maison. Il m'aimait bien, mieux que cela, il avait pour moi une sorte de vénération qu'il a conservé toute sa vie. C'était un gros blondin, joufflu, frisé et charmant. Ses deux sobriquets étaient Bouiboui et Poupou. Toute sa vie il a été ainsi bon garçon, pas ambitieux, faisant son petit chemin, jamais pressé d'arriver, adoré de ses camarades. Si jamais le proverbe : « *Ne t'en fais pas !* » a pu s'appliquer à quelqu'un, c'est à lui. Le proviseur s'appelait Alliou. C'était un petit vieux bien propre et qu'on voyait seulement quand il venait, le samedi matin, avec le censeur, annoncer solennellement les places de composition.

J'ai fait une mauvaise sixième et c'est pourquoi je n'ai jamais mordu au grec aussi bien qu'au latin. J'ai toujours été fort en version latine. J'aimais à deviner ces logogripes et cela me donnait le même plaisir que le plaisir actuel des mots en croix pour les amateurs. Je rappelle qu'à cette époque il existait au Mans un cafetier de la place de la République nommé Albert Hallier et qui avait une renommée dans le monde des cultivateurs du *Rébus*. Il signait : « *L'Œdipe du Café de l'univers au Mans* ». C'était un ancien garçon limonadier et, à force de travailler le rébus, il était devenu une espèce d'érudit. Fermons cette parenthèse.

Mon entourage amical se complique de nouveaux venus : Edmond Lelièvre, de Conlie qui fut depuis avoué à Tours et qui est encore juge de paix dans l'Aisne ; Sergent qui habitait avec sa mère en face le lycée ; Raoul Boutier qui demeurait lui aussi, rue Julien Bodereau et qui me prenait en passant tous les matins. Ce pauvre garçon qui était aisé et fut agent d'assurances est mort fou, à la suite de pratiques spirites. Albert Bachelier était fils d'un quincaillier de Sillé-le-Guillaume. Sa mère veuve s'était retirée au Mans. Il était fort intelligent et devint par la suite le principal agréé au tribunal de commerce du Mans. Nous devînmes presque associés. Malheureusement, il attrapa la syphilis dans sa jeunesse et il est mort paralytique général étant encore jeune. Notons aussi les trois Guédon fils de notaire de Connerré. Ils étaient tous les trois un peu loufoques. Deux d'entre eux moururent vers trente ans. Le troisième, dont le prénom m'échappe, eut pour spécialité d'être pendant huit ans le dernier de la classe. Il n'était fort qu'en gymnastique. Incapable de passer aucun examen, il s'engagea, trouva sa vie dans la cavalerie, entra à Saumur comme sous-officier et finit par prendre sa retraite en Algérie comme capitaine de hussards.

Un des plus crétins de la classe, mais parce qu'il était foncièrement indiscipliné, fut Georges Croisé. On n'a jamais vu un pareil type ! Il était né pour les aventures. A quinze ans, il cocufia le professeur de physique, le père Ambroise Gentil, chez lequel ses parents l'avaient placé comme pensionnaire. La femme était jolie et ce fut un beau scandale que le proviseur dut étouffer. Croisé quitta d'ailleurs le lycée avant d'avoir terminé ses études. Je le retrouvai plus tard à Paris joueur professionnel dans les cercles ; depuis, il a été croupier, entrepreneur de chasses aux fauves en Algérie, capitaine au long cours au service du Chili, banquier, que sais-je ? Il est actuellement retiré au Maroc, à Kenitra, avec une belle aisance. On retrouvera sans doute dans mes notes quotidiennes quelques aventures de ce Casanova. Cela m'entraînerait trop loin de les répéter ici.

Un peu plus âgé que moi et appartenant déjà à la génération précédant, je note un vieil et excellent ami, Emile Périguet, que nous retrouverons ainsi que son grand ami Edgar Trainsau qui eut son heure de notoriété comme reporter judiciaire et qui est mort, rédacteur à *L'Echo de Paris* et président du syndicat de la presse judiciaire.

La génération qui nous précédait a produit des hommes remarquables, Louis Cordelet, vice-président du Sénat, maire du Mans, Anselme Rubillard, son émule, l'amiral Bienaimé, l'amiral Dartige du Fournet que je retrouverai un jour à Bizerte, Séguin, directeur des usines à Gaz du Mans et de Vendôme, Alphonse Leporché, grand avocat d'assises, et beaucoup d'autres personnages de grande intelligence que je rencontrerai sans doute en cours de route.

Au mois de juillet 1873, mes parents eurent pitié de moi. J'étais devenu très maigre. On redouta pour ma santé et, à ma grande joie, on me retira de l'internat.

Après de bonnes vacances à La Chapelle-Gaugain, j'entrai en cinquième. Le professeur était un vieil et excellent homme nommé Juillet. Il n'avait aucune puissance de discipline ; il était très myope et comme la classe en amphithéâtre était fort grande, nous ne faisions qu'inventer des sottises... Il m'est arrivé de faire cuire du chocolat avec un réchaud de mon invention formé de détritrus de bougies avec, comme mèche, un bout d'allumettes. Je demeurais dans la première moitié de la classe ; je suivais, mais c'était tout. Le professeur de mathématiques, Minard était complètement abruti et il est responsable de ma nullité, car j'aurais pu, avec un professeur intelligent, mordre davantage aux sciences. De même, le professeur d'anglais Lecouvey, brave homme, était incapable d'intéresser sa classe aux langues vivantes.

Je ne conserve de cette cinquième que le souvenir d'une année de chahut. Notre professeur de morale était l'aumônier Cartraux. Il a été incapable de paralyser mon émancipation religieuse. Je ne saurais analyser avec précision la manière dont j'ai perdu la foi et dont s'est accomplie mon évolution intellectuelle. C'est cependant à cette époque que se place le début de ma formation cérébrale.

A La Chapelle-Gaugain, mon père était le grand ami du curé Rousseau, mais c'était un croyant très intermittent et très incomplet. Quand le curé Rousseau mourut, il fut remplacé par un jeune desservant très batailleur, imbu des traditions de la vieille Eglise, l'abbé Delaroche. C'était un beau garçon, bien fait, ayant l'air ascétique avec de grands cheveux bouclés qui lui retombaient sur les épaules. Pour je ne sais quelle raison, mon père prit en grippe ce nouveau curé. On a accusé à tort l'abbé Delaroche de manquer de chasteté. C'était un mystique. Jules Goujon qui était un enfant de chœur trouva bizarre la sympathie que les jeunes filles portaient au jeune curé. Il en médita et se détacha lui-même des choses religieuses. Il me fit partager son scepticisme. Le curé avait d'abord été fort bien avec la cousine Chloé Charles, l'institutrice. On en fit gorges chaudes. Ils se brouillèrent et on attribua cette rupture à la jalousie. Les plaisanteries qui avaient cours à ce sujet dans ma famille me détournèrent de toute sympathie envers le sacerdoce. Le frère de Chloé, Edmond Charles, qui venait souvent à La Chapelle et qui avait été républicain sous l'Empire, Edmond Charles qui déclamait *Les Châtiments* et qui pratiquait Voltaire, acheva ma conversion. C'était le type même de M. Homais. Il considérait Dieu comme son ennemi personnel ! Petit à petit, j'étais devenu profondément mécréant et, de bonne heure, je cessais d'aller à confesse et de faire mes Pâques. Nous étions au lycée peu nombreux dans cette catégorie, mais l'administration était tolérante. Nous étions mal vus, mais il n'y avait pas de persécutions religieuses ! Un de nos amis mangeait une livre de guigne avant d'aller communier. Un autre avait fait relier en paroissien les poésies d'Alfred de Musset !

En quatrième, le professeur M. Galland étant protestant, se montrait fort libéral. Je fus entraîné par le courant et devins gambettiste et voltairien.

En 1875, Gambetta était devenu le prince de la jeunesse universitaire, comme plus tard le fut Jean Jaurès. Le milieu dans lequel je vivais était républicain libéral. Mes grands-parents

étaient demeurés monarchistes et croyants, ma mère pratiquait une religion très lâche et qui lui était personnelle. Je ne me rappelle pas l'avoir vu se confesser et communier. Mon père était spiritualiste ; il a eu quelques retours vers le catholicisme, mais c'était intermittent et cela durait peu. Jusqu'à l'âge de 13 ans environ, on nous conduisait à la grand-messe de la cathédrale. L'ennui de cette corvée a été, avec le dégoût de la confession, le principal motif de mon mépris pour le catholicisme.

La petite bourgeoisie à laquelle nous appartenions était hostile au gouvernement de Mac Mahon, tout en demeurant conservatrice. Elle avait horreur de la guerre et c'était la guerre de 71 qui l'avait rendue anti-bonapartiste. Ce qui la séduisait dans le gambettisme, ce n'était certes pas le goût d'une revanche militaire. C'était l'espoir de voir la République devenir un gouvernement d'ordre. Les bonapartistes avaient été puissants dans la Sarthe, mais la mort du prince impérial fit sombrer leurs espérances. Le régime républicain qui s'installa après le seize mai fut très pondéré. Je me souviens qu'avant 1879, les processions de la Fête-Dieu étaient encore au Mans de grandioses manifestations auxquelles l'armée et la magistrature participaient officiellement. En 1886, les gens qui ne mettaient pas de draps sur les murs au passage du cortège étaient encore mal considérés. C'est au cours de ma classe de quatrième que je devins réellement un bon élève. Je pris goût au français et au latin. J'eus le premier prix de version latine, de narration et d'histoire.

Et pourtant je ne prenais pas de leçon du professeur Galland qui se faisait de bons revenus avec des répétitions particulières et qui favorisait ses pensionnaires. Ce Galland savait intéresser sa classe. Il avait créé une récompense spéciale qu'il appelait le Bene Meritus. Cela consistait en une feuille de papier sur laquelle il écrivait :

« *De quarta schola bene meritus est discipulus X...* ».

« *Mes enfants, disait-il, cette récompense est pour moi le bien suprême. Tout élève qui l'a obtenue peut se livrer aux plus violents écarts de discipline, m'insulter même ! Le Bene Meritus effacera tout* ». Un jour l'un des sujets d'élite lança au plafond une boulette de papier mâché à laquelle il avait attaché un petit drapeau. Pris sur le fait par Galland, ce dernier entra dans une grande colère et infligea à l'élève un jour de consigne. Ce dernier ayant présenté son Bene Meritus, Galland déchira le papier en rugissant de fureur. Il s'écria : « *Tiens ! Voilà le cas que j'en fais de ton chiffon ! Tu auras deux jours de consigne !* »

Nous fûmes dès lors fixés sur la valeur réelle de l'exemption ! Au demeurant, ce Galland était un fort honnête homme. Il est mort professeur au lycée de Caen.

J'entrai en troisième avec Mengel, jeune agrégé des lettres fort intelligent, fils d'un inspecteur d'académie. Je me tenais dans le premier tiers de la classe, sans faire de merveilles. Je n'étais pas bien vu de l'administration, à cause de mes opinions antireligieuses trop ouvertement proclamées.

Je n'étais pas très discipliné. Je fabriquais un petit journal *Le Bouffegoulu* dont Marcel Delanney faisait les illustrations. Nous eûmes l'imprudence de provoquer une petite révolte

sous le prétexte qu'on nous servait trop de haricots au réfectoire. Je me souviens d'avoir écrit un article dans lequel je conseillais de jeter des petits cailloux dans les fenêtres du proviseur. Hélas ! Le journal fut saisi, je fus admonesté, puni et le censeur vint officiellement trouver mes parents pour signaler mon mauvais esprit. Ma mère a longtemps conservé la collection de ce journal qui faillit me faire mettre à la porte du lycée.

Au fond mes parents étaient flattés de ma vocation littéraire.

A deux ans de distance, mes grands-parents moururent. Il est curieux de constater à quel point les souvenirs s'émoussent. De la mort de mon cher grand-père, je ne sais plus rien. Et pourtant, je l'aimais bien et j'avais quinze ans. Il me faut un effort pour le revoir dans le lit où il fit sa dernière maladie, dans la chambre qui sert actuellement de salon (1931). Presque tout s'est effacé. Pour ma grand-mère, le souvenir est moins nuageux. Elle a été assez longtemps malade. Elle avait un eczéma douloureux. On lui avait acheté une longue baguette d'ébène pour qu'elle pût se gratter le dos. Nous ne vînmes à La Chapelle, mon frère et moi, que pour l'enterrement.

Ces grands parents nous ont adorés. Il y avait entre mon grand-père et mon père quelques fractures (j'en ai déjà dit quelques mots). Ils ne s'entendaient sur aucun point. Papa Marteau avait dû baisser pavillon. Bien que La Chapelle fût son bien de famille, il n'y faisait pas tout ce qu'il voulait. Il était pécuniairement dépendant de mon père et ce dernier était autoritaire.

Pourtant, mon père attendit sa mort pour transformer légèrement la propriété de L'Aunaie. Mon père n'avait guère construit que des gares ; encore avait-il des architectes sous ses ordres. Il n'avait que la science d'un maître-maçon. C'est à lui que se confièrent mes cousines, les demoiselles Villoteau, pour faire construire la petite maison qui, à La Cabiche joint la propriété des Charles. Ces braves filles nous gâtaient. Elles s'étaient retirées à La Chapelle après avoir gagné une petite fortune au service de la famille du Prat, les propriétaires de la Gidonières, ancêtres de Grammit-Lesparre.

Après Mengel, j'eus comme professeur de seconde le papa Pélissier, homme excellent mais d'intelligence ordinaire. Son enseignement était peu varié. C'était un naïf. Un de mes camarades, Giroux, qui préparait Saint-Cyr lui servit un jour, comme étant de son cru, *L'Enlèvement de la Redoute*, de Prosper Mérimée. Pélissier fit lire ce devoir en classe et félicita grandement le génial Giroux. Il eut été plus drôle de lui voir appliquer une mauvaise note. Ce même Giroux était un bon garçon mais quelque peu hâbleur. Je ne sais pas trop pourquoi il devint mon ennemi. Sans doute pour quelque futilité ! Il était plus grand que moi et je le croyais beaucoup plus fort. Il voulut un jour me battre. Dans un accès de rage, je me précipitai sur lui et je le fis tomber dans les cabinets d'aisance. Il saignait et je croyais l'avoir assommé ! Cette histoire m'a poursuivi comme un remords, car je n'étais pas un brutal. Si j'avais fait du sport, j'aurais été un bel échantillon d'adolescent. Mais alors la mode était de considérer l'exercice physique comme une déchéance. La nouvelle génération a heureusement changé ces stupides préjugés.

Pourtant, dans la classe qui suivait la mienne, on pouvait contempler un phénomène, le jeune Troché qui, en rhétorique, eut treize premiers prix dont le prix de gymnastique. Ce Troché n'a d'ailleurs produit dans la vie aucune merveille. Il est aujourd'hui directeur de l'Enregistrement dans un petit département. Il est vrai de dire qu'à l'âge de 17 ans, il buvait de l'eau de vie comme un cosaque. Il s'en faisait apporter par les externes et se mettait dans des états impossibles. On le ménageait parce que c'était une bête à concours.

Pendant ces années de l'âge ingrat, je n'ai rien fait de notable en bien ni en mal. Je ne me souviens guère que d'un premier voyage à Paris et d'un voyage à Issoudun, le pays natal de mon père.

A Paris, ce fut un éblouissement ! Nous étions descendus 16 rue Vivienne chez mon oncle Joseph Paul Ajam, le chapelier, un brave homme qui n'a pas réussi et qui s'est suicidé en 1889, après une liquidation désastreuse. Son hospitalité était écossaise. On se nourrissait fort bien chez lui. Comme j'étais gourmand, je me rappelle avoir dégusté des croissants et des petits fromages suisses, délicatesses inconnues alors au Mans.

Le théâtre m'émerveilla et me terrifia. Une représentation de *Patrie*, drame de Victorien Sardou, me donna le cauchemar. Je devais avoir quatorze ans et je ne retournai dans la capitale que lors de l'Exposition de 1878.

A Issoudun, nous fîmes connaissance avec la sœur de mon père, la tante Joséphine Bordat. Elle s'était mal mariée et malgré mon père. Bordat était un maître-maçon ivrogne et querelleur. Elle avait quatre enfants : deux filles assez gentilles et deux garçons. Léontine, Marie, Léon et Jules. Aujourd'hui, tous doivent encore être vivants, sauf Marie.

Je retournai plus tard en 1880 à la noce des deux sœurs qui se marièrent le même jour l'une Léontine à un riche entrepreneur de Vatan, Manceron ; l'autre à un cheminot sans ressources, Henri Farragut.

Dans la classe de rhétorique, je retrouvai comme professeur, Mengel. Mes parents pensaient que j'avais beaucoup perdu en seconde et, redoutant les épreuves du baccalauréat, ils me firent donner des leçons particulières. Mengel était un paresseux et un joueur mais il était excellent latiniste et son contact m'a été fort utile. Il me donna réellement le goût de la littérature et je lui dois beaucoup. Je pris la tête de la classe. Toutefois, je fus victime d'une injustice. J'étais de beaucoup le plus fort en discours latin et en composition française. C'était alors le discours latin qui entraînait le prix d'honneur. Mon concurrent Felix Heurteloup (qui devait mourir notaire à Vaas) était assidu à la messe. Moi, je déshonorais le lycée par mon voltairianisme. On m'avait, comme il était juste, supprimé l'honneur de faire le discours à l'évêque lors de sa visite annuelle. Je m'en vengeai en troussant un compliment de circonstance et satirique qui fit le tour des classes supérieures.

Cela débutait ainsi :

« *Approchez, Monseigneur, et voyez sans lunettes de futurs bacheliers les lugubres binettes etc...* ».

On me punit en me supprimant, malgré la résistance de Mengel, un prix d'honneur que j'avais dix fois mérité. Je le manquais aussi en philosophie, mais là j'avais un concurrent dangereux, un externe, Paul Sollier, qui est devenu un neurologue notoire et commandeur de la Légion d'honneur.

Pour en finir avec Mengel, je dois dire qu'il a mal tourné. Sa mauvaise conduite le fit chasser de l'université et il est mort malheureux à Monte-Carlo où il était professeur de roulette. Il m'a extirpé plus tard 500 francs qu'il ne m'a jamais rendus. Mais je les lui devais bien comme supplément d'honoraires. Il était franchement laid avec une large bouche et de gros yeux qui lui sortaient en boule de loto ; mais il était par contre grand, mince, élégant, plein d'un esprit sarcastique. Je conçois qu'il ait plu aux femmes.

J'eus cinq prix : le second en discours latin, le premier en composition française et en version latine. Je fus reçu au bachot avec mention. Mon père connut des jours heureux.

Mon succès me valut un voyage à Laigle et ensuite à l'Exposition internationale. Nous descendîmes à Laigle chez le vieil ami Samson et, bien entendu, à Paris chez l'oncle. Nous avons visité toute l'Exposition au prix de beaucoup de fatigues. Jamais je n'ai connu une pareille intimité entre mon père qui était un peu froid et moi.

Après des vacances à La Chapelle, j'entrai en philosophie (octobre 1878) avec le brave père Agnel qui dissimulait beaucoup de finesse sous un aspect un peu fruste. Il était pénétré de cette croyance que nous étions trop bêtes pour comprendre la philosophie, telle que l'exigeait un programme absurde. Alors, il se contentait de dicter des sujets de dissertation qu'il nous obligeait à apprendre par cœur. Au baccalauréat, il avait autant de succès que les autres.

Mon année fut assez bonne, sans plus. J'avais fait la connaissance d'un Parisien, Alexis Baumier qui préparait librement son baccalauréat dans une pension de famille. Ce Baumier était fils d'un représentant de commerce veuf qui n'avait pas le temps de s'occuper de son fils.

Toutes les fois que je pouvais faire l'école buissonnière, je m'échappais avec Baumier. En ai-je signé de ces faux certificats de maladie ! Je ne sais pas comment je n'ai pas été pincé. Mon frère Georges était complice. Nos bordées consistaient soit à jouer au billard toute la journée dans un petit café situé sur le quai, près le pont Gambetta, soit à boire du punch au rhum dans la chambre de Baumier, rue Saint-Jean, soit encore à louer un bateau pour aller « Chez Fifine ». C'était un restaurant situé sur le bord de l'eau à Saint-Pavace. On y buvait de la bière en mangeant des œufs durs. La belle époque, celle où la canette de bière se payait 8 sous et l'œuf rouge 2 sous !

Mon bachot de philosophie fut moins brillant que celui de rhétorique. Je perdis le prix d'honneur. Par contre, je fus plus heureux pour le prix dit « des anciens élèves ». Il se donnait à la suite d'un vote des élèves des classes supérieures, vote révisé par le conseil de discipline. J'étais bon camarade et reconnu intelligent. J'obtins le vote presque unanime de mes condisciples. Seulement, je fus barré par l'administration parce que mécréant. Sans Mengel

qui se fâcha, j'étais encore une fois remplacé. J'eus donc le prix, un dictionnaire de Littré bien relié en maroquin rouge, et ce fut une grande joie pour les miens.

Le Volontariat

Mes vacances de 1879 se passèrent, comme d'habitude à La Chapelle-Gaugain. Je devais ensuite, ayant eu mes 18 ans, le 11 juin, faire mon volontariat d'un an. La bourgeoisie française avait trouvé ce moyen de maintenir un prodige. Tous les pauvres bougres faisaient quatre ans de service ; mais ceux qui justifiaient du baccalauréat ou d'une certaine instruction étaient admis à ne faire qu'un an. On appelait cette période « volontariat » par euphémisme, car les engagés n'étaient pas du tout des volontaires. Le but poursuivi était de former avec une élite des officiers de réserve.

Ici, encore un peu de psychologie ! J'étais en même temps intelligent, vaniteux et naïf. Pas mondain pour deux sous, j'avais néanmoins de la gloriole et envisagé l'arme de l'infanterie comme trop démocratique. Mes parents qui, décidément, cédaient à mes caprices, m'avaient permis de prendre des leçons d'équitation. Celui de mes camarades qui m'avait poussé dans cette voie aristocratique était un élève de l'enseignement spécial, excellent garçon mais peu intelligent, fils d'un marchand de nouveautés de la place de l'Eperon, Jules Péan. Je remarque en passant que mes parents si économes, n'ont rien négligé pour compléter notre éducation. Leçons de musique, de danse, d'escrime, de natation, rien ne nous fut refusé.

Dans la vie militaire, j'envisageais surtout un bel uniforme. Nous allions tous les dimanches avec Jules Péan et en compagnie d'autres camarades apprendre à monter à cheval au manège Routiou, route de Laval.

Un ancien maréchal des logis, plus expert dans l'art de préparer l'absinthe que dans l'art équestre, fit de nous d'assez mauvais cavaliers. Quand nous arrivâmes à Châteaudun, au 20^e Chasseurs à cheval, l'officier qui nous commandait, le lieutenant Stroeker ou Stroëcker (un Alsacien) déclara qu'il aurait préféré 100 fois être notre premier instructeur.

Le mois de novembre se passa bien. Nous eûmes à subir les brimades des sous-officiers, la plupart anciens artisans ou laboureurs, qui détestaient les aristos du volontariat. Mais je trouvais un excellent Brosseur dans la personne d'un de mes compatriotes, Pierre Aly, originaire de Poncé. Il exerçait la profession de garçon de café et il s'éprit pour moi d'une vive d'amitié qu'il conserva jusqu'à sa mort. C'était un ivrogne invétéré, mais il était intelligent, débrouillard et d'un dévouement à toute épreuve. Dans la galerie de mes souvenirs, je l'ai logé au premier rang, car il m'a évité bien des avanies.

Dans le début de cet apprentissage militaire, on apprenait surtout de la théorie. Lors du premier classement mensuel, comme j'avais une mémoire excellente, je fus classé premier. Mais je ne tardais pas à me dégoûter du service militaire. Je n'avais guère d'autres camarades que Jules Péan dont les goûts étaient grossiers. Je me mis comme lui à fréquenter la cantine et à boire de l'alcool. L'hiver 1879-1880 fut un des plus terribles que la France ait traversés. La Seine fut tellement prise qu'on put installer sur la glace des petites boutiques au jour de l'an. Partout les trains furent bloqués. On réquisitionna plusieurs fois les soldats pour dégager les

trains. A vrai dire, c'était pour nous presque une partie de plaisir. Une nuit à Bonneval, nous avons trouvé le moyen de nous enivrer au buffet de la gare en absorbant d'énormes quantités de punch au rhum. Le lendemain de ses corvées, on était dispensé d'exercice et c'était charmant !

Nous subissions beaucoup de brimades de la part des sous-officiers. Il y avait un adjudant nommé Piquet qui aurait pu servir de modèle à Courteline. Quand il était de garde et qu'il voyait sortir un volontaire bien astiqué, il le prenait par un bouton de son dolman et le faisait pirouetter jusqu'à ce que le bouton lui resta dans la main. Ils criaient ensuite : « *Mauvaise tenue ! Pas de soin ! Remontez à la chambrée ! Vous aurez deux jours de consigne !* ». J'ai bien regretté alors de n'avoir pas choisi l'infanterie. Car les soins du cheval exigent des pansages et des gardes d'écurie durant les nuits froides, ce qui n'est guère amusant.

Mon père, pour m'éprouver, avait ouvert un crédit de 1000 francs chez un banquier local. En quelques semaines, je l'eus épuisé et j'eus recours discrètement à mon admirable maman pour éviter des remontrances. Il n'y avait pourtant d'autres distractions à Châteaudun que la boisson et le lupanar. Au résultat, je me gâtai l'estomac et j'attrapai une blennorragie qui, mal soignée, me rendit malade plusieurs années et m'obligea vers la cinquantaine à une opération douloureuse pour rétrécissement.

Jamais je n'aurais osé avouer à mes parents une maladie honteuse. Mon père ne me l'eut pas pardonné ! Au régiment, on considérait cela comme une rigolade. Bacchus et Vénus étaient fêtés. On enviait ceux qui s'étaient saoulés. Heureusement que ces mœurs ont changé ! Aujourd'hui les familles les plus puritaines savent qu'il faut soigner sérieusement les maladies vénériennes. Dans mon enfance, on ne soignait pas les dents ; on ne connaissait pas la brosse à dents. L'antisepsie était dans un état embryonnaire. On laissait l'enfant souffrir et quand c'était pourri, on arrachait. Et cela non seulement dans les milieux ouvriers, mais aussi dans la bourgeoisie. J'avais une mâchoire superbe ; néanmoins on m'a laissé gâter quelques dents que j'aurais pu conserver jusqu'à ma mort.

Je n'ai contracté au régiment aucune amitié durable. Presque tous mes camarades étaient des Parisiens fort riches : Fournier qui était fils ou neveu de l'ambassadeur à Constantinople, Sallan-Dieuze de la Mornaix qui devint inspecteur général des finances ; Albert Salle qui fut bâtonnier du barreau de Paris ; Camille Oudinot qui était fort amusant, très spirituel, et qui fit représenter avec succès quelques pièces de théâtre ; de Lespaire qui fit ensuite une carrière militaire pas très brillante ; de Vannoise qui était un hobereau des environs du Mans etc...

Je fus un très mauvais soldat et j'eus toutes les peines du monde à passer l'examen de sortie. Il s'en fallut de peu pour que je fusse astreint au rabiote.

Mes années à Paris. 1880-1881

Je sortis du régiment fin octobre, très malade. Je m'alitai, fus soigné par le docteur Lebail et je pus partir avec mon père pour Paris avant le 15 novembre, date d'ouverture de la faculté de droit.

J'avais juste 19 ans et six mois. La vie militaire m'avait un peu amaigri, mais je ne tardai pas à prendre de l'embonpoint. J'étais beau garçon bien qu'un peu gras. Mes parents ont eu tort évidemment de me laisser toute suite la bride sur le cou. J'étais un vrai gamin sans expérience. Je n'ai eu qu'une année entière de libre à Paris. J'ai fait beaucoup de sottises. Il est vrai de dire que, quand mes parents sont venus plus tard pour me surveiller, j'en ai encore fait beaucoup !

Il faut bien proclamer que les parents ont fort peu d'influence sur les adolescents. Il y a des types qui ne sont pas commodes à brider et je rentrais dans cette catégorie. Autant vaudrait vouloir endiguer le Niagara ! Le père de famille avisé peut essayer de résoudre le problème avec le système de la main de fer dans le gant de velours. Encore faut-il que le velours soit ouaté. Il faut que l'enfant se brûle la main pour craindre le feu. C'est ici le lieu de rappeler le proverbe oriental : « *Qui a été piqué par un serpent a peur d'une corde !* ».

Ce qui a fait mon malheur c'est la trop grande faiblesse de ma mère, d'une part, et, d'autre part, la trop grande froideur de mon père. Je ne veux pas dire que mon père ne m'ait pas aimé. Loin de là ! Seulement, il ne fut jamais expansif, il ne fut jamais un camarade ! D'un tempérament coléreux, et légèrement hypocondriaque, il craignait, en nous surveillant de trop près, d'avoir trop d'accès de violence et de se rendre ainsi malheureux. Ma mère fut toujours le tampon entre lui et moi. De cette façon, sûr de trouver dans ma mère un appui constant, j'en arrivais à ne guère connaître de frein.

Quand mon père et moi fûmes à Paris, notre première préoccupation fut de chercher un logement. Il voulait, bien entendu, trouver un hôtel dont les femmes fussent bannies. Rue de l'Odéon, je me souviendrai toujours de l'adipeuse matrone qui me tirait sournoisement par les basques de ma jaquette en disant onctueusement à mon père : « *Oh ! Monsieur ! Jamais je ne consentirai à recevoir une dame ici !* ». Le lendemain, mon père m'installait 210 rue Saint-Jacques dans un petit bouge aujourd'hui disparu. C'était une vraie maison de passe ! Quand j'avais oublié ma clé au bureau de l'hôtel, je n'avais qu'à soulever la porte de la chambre qui s'ouvrait d'elle-même. Tout était en plâtras. Je payais 35 francs par mois. Je crois bien que j'étais le seul locataire payant au mois. Les autres payaient à la semaine quand ils payaient. Toute la nuit, on entendait un bruit de cuvettes très suggestif pour un adolescent.

C'est dans ce boui-boui que je passais les deux premiers mois de ma vie parisienne. J'étais très naïf ; mon année de service militaire ne m'avait donné qu'une bien faible notion de la vie. J'avais la ferme volonté de me mettre au travail ; j'étais pétri des meilleures intentions. Pendant trois semaines, je fus un pilier de l'école de droit. L'étude du droit me désillusionna bien vite. C'est une science par trop artificielle. Je ne connais rien de pareil pour dégoûter un jeune homme de l'étude. Pour faire du droit avec conviction, il faut être homme fait, il faut commencer par gratter du papier. Le concret avant l'abstrait ! J'estime que les

étudiants en droit, comme les apprentis pharmaciens, devraient d'abord avoir été praticiens. Le droit est une branche à la portée de toutes les médiocrités et les médiocrités y excellent.

Je n'avais d'autre relation à Paris que mon oncle, le chapelier de la rue Vivienne et mes cousins, Edmond, Emma et Gaston Ajam. En dehors de cela, je ne connaissais âme qui vive dans la capitale. Je ne sais quel hasard me mit en contact avec le fils d'un ami de mon père, Philibert Roger, originaire d'Alençon. Roger était employé, place de l'Opéra, à la Société des dépôts et comptes courants qui fit depuis une si jolie culbute. Donon, le président du conseil d'administration, qui avait une belle propriété dans l'Orne, recrutait ses employés parmi les alençonnais. Christophle, du Crédit foncier, faisait la même chose.

Philibert Roger avait fait jusque-là le désespoir de sa famille qui n'était pas au bout de ses peines. Il était né avec une propension immodérée de ne rien faire. Intelligent, de tempérament nerveux, il se croyait des dispositions littéraires. Afin que nul n'en ignorât, il laissait inculte une abondante et noire chevelure, pleine de pellicules, qui retombait sur un col généralement crasseux. Je le vis et je tombai en extase devant ce produit de bohème. Il était hâbleur comme s'il arrivait en ligne directe de Marseille. Il me lut, comme étant de lui, un délicieux sonnet de Félicien Champsaur, *Les Violettes*. « *Et l'on dit qu'elles sont humbles les violettes !...* ». Et, il me confia sous le sceau du secret qu'il rédigeait dans plusieurs feuilles sous le pseudonyme d'Edouard Rod. Il me fit hommage de son premier roman *Palmyre Veulard*.

Sous ce bluff perpétuel, se cachait en réalité le meilleur fils du monde. C'était un camarade enjoué, serviable. Ce fut lui qui me pilota dans les caboulots du quartier latin dont il me fit approfondir les mystères. Il avait pour compagnon fidèle un doux jeune homme à figure de Christ, de cinq à six ans plus âgé que lui et qui était, lui aussi, employé de banque au Crédit foncier. Eugène Peseux subissait l'influence de Roger dont il était, comme moi, l'admirateur. Ces deux personnages devinrent les camarades de mes nuits car je passais encore mes journées au travail (deux heures à la faculté, deux heures au café et le reste du temps à bouquiner sur les quais). Vers six heures, j'allais les chercher à la sortie de leurs banques, et, le soir, commençait une vadrouille à travers les brasseries de femmes, en compagnie d'étudiants de toutes les facultés, vadrouille qui se terminait souvent au petit jour ! Roger et Peseux dormaient probablement à leur bureau. Quant à moi, je faisais la grasse matinée et me levais entre midi et une heure. Je déjeunais chez Cussac, boulevard Saint-Michel pour 22 sous. J'allais ensuite à la Faculté, quand le cœur m'en disait, entendre un professeur en vogue. Le seul qui m'ait intéressé est M. Léveillé, alors chargé des cours de droit pénal. Il était doué d'une certaine éloquence vulgaire qui faisait les délices de notre prime jeunesse. Et puis, il était républicain, n'épargnait pas les allusions politiques et provoquait, à notre joie, les murmures des étudiants catholiques. En ce temps-là, les passions religieuses étaient plus vives qu'aujourd'hui ; la lutte entre les deux enseignements se poursuivait au milieu d'alternatives douteuses.

Ce qui était pour moi la question de la femme (à vingt ans !) il faut bien le dire ! Sans cela je risquerais le spirituel reproche qu'a dressé Francisque Sarcey à Vallery-Radot, ce jeune écrivain, gendre de Pasteur, qui avait écrit tout un livre sur le Quartier latin sans y parler de

femmes ! La vérité, c'est que j'étais plutôt chaste, comme la plupart de mes camarades, d'ailleurs. La femme, même celle qu'on ne paie pas, est un luxe coûteux et mon père ne m'avait alloué qu'un budget modeste, si modeste que, sans les carottes et la bienfaisante intervention maternelle, j'aurais dû supprimer de mon programme de distraction jusqu'au simple bock de jus de buis avec lequel on s'empoisonnait dans les brasseries. Mon crédit ne s'élevait guère au-dessus de 200 francs par mois et encore ! Au reste les femmes que nous avions notre disposition était d'une qualité très inférieure. On n'a pas idée de ce qu'était alors cette population des brasseries rongées par l'alcoolisme et la syphilis. Heureux ceux qui n'ont pas connu les beaux jours de la « Médicis », du « Louis XIII » et du « Mürger ».

Pauvres créatures que ces serveuses obligées d'ingurgiter, depuis midi, jusqu'à deux heures du matin tous les liquides de l'établissement et d'aller cuver ensuite leur cuite entre les bras d'un jeune affamé d'amour dont les exigences étaient parfois très dures. Quant aux patrons de brasseries, je n'ai rien vu de plus ignoble. Le tenancier de lupanar était un homme honorable à côté de ces misérables marchands de chair humaine. Ah ! Que nous étions déjà loin des scènes de la vie de bohème, si tant est que Mürger ait décrit des réalités !

Mes deux premiers mois de vie parisienne passèrent comme un songe et c'est à grande-peine que je m'arrachai aux délices de la rue Saint-Jacques pour aller me retremper dans ma famille, le 1^{er} janvier 1881.

Au Mans, je retrouvai Alexis Baumier, Baumier mon Pylade ! Pauvre Baumier ! Il est mort fou à Sainte-Anne après une vie très aventureuse. Il a été successivement courtier maritime, dentiste, reporter, que sais-je ?

J'ai déjà raconté comment j'avais fait la connaissance de ce Parisien égaré au Mans. Son amitié a été très intermittente, mais elle est demeurée un des charmes de ma jeunesse. Il avait confiance en moi et m'admirait un peu. À ce prix seulement s'achètent les amitiés durables. Il faut qu'il y ait une certaine inégalité entre les esprits pour qu'ils s'emboîtent. J'étais certes plus intelligent que Baumier, mais il me dominait par une expérience précoce de la vie. Cet imberbe, à seize ans, avait déjà vécu. Son père, représentant d'une maison de commerce, voyageant toujours, buveur et dépensier, avait perdu sa femme de bonne heure et s'était débarrassé de son fils, en le plaçant dans une famille à Londres, dès l'âge de 14 ans. Baumier apprit suffisamment l'anglais, mais il fit des bêtises qui lui valurent son exil au Mans. J'avais été contrarié d'être séparé de lui par le volontariat et par l'Ecole de Droit. Je m'étais juré de le ramener avec moi Paris et je réussis. Nous revînmes ensemble au début de janvier dans la grande ville, un peu contre le consentement de son père qui voyait d'un mauvais œil cette augmentation de dépenses. Une fois arrivés, je lui fis faire connaissance avec Roger et mes autres amis, particulièrement avec Philibert Litos, un grand et gros garçon qui a fini sa carrière comme agent de la Maison de Borniol (Pompes funèbres).

Litos me fit quitter mon bouge de la rue Saint-Jacques pour aller habiter avec lui une maison plus propre, 25^{bis} rue des écoles au coin de la rue de la montagne Sainte-Geneviève. J'y consentis et ce fut-là mon domicile officiel, au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire. En réalité, j'habitais plutôt avec Alexis Baumier à qui son père avait installé un petit appartement meublé, 17 avenue Mac-Mahon. Les Champs-Élysées n'étaient pas encore le quartier

aristocratique qu'ils sont aujourd'hui. Je passais donc la plus grande partie de mon existence autour de la porte Maillot, jouant au billard, culottant des pipes, faisant la cuisine ! Nous formions un petit ménage d'insouciantes célibataires. Il nous arrivait souvent de jouer au piquet tout l'après-midi. L'enjeu consistait à désigner celui des deux qui devrait éplucher les pommes de terre ou laver la vaisselle. Vous devinez quelles bonnes études nous faisions pendant ce temps-là. Je n'allais pas à l'École de Droit une fois tous les huit jours.

Notre union fut cependant brisée par la faute de mon camarade. Nous mettions toutes nos ressources en commun, mais il arrivait parfois que mon associé dilapidait les fonds de la communauté. C'était une tête brûlée ! Un jour, il reçut de son père un mandat de trente francs. Cette somme constituait notre seul avoir et il fallait vivre huit jours ! Que fit mon Alexis ? Il profita de ce que j'étais absent pour aller acheter chez le marchand de tabac une superbe pipe de 27 francs ! Le drôle, avec son inconscience ordinaire, vint ensuite se vanter de son acquisition. Je lui flanquai une paire de gifles et, après une bagarre, je quittai l'avenue Mac Mahon sans esprit de retour. Je ne devais revoir Baumier que beaucoup plus tard.

Cet événement me ramena au quartier latin où mes amis ne reçurent à bras ouverts. La bande que je fréquentais alors se composait outre Roger, Peseux et Litos, d'un ancien camarade de lycée, fils d'un notaire de Ballon, Michel Le Boul, d'un étudiant en droit originaire de Saint-Quentin, Comont, de trois valaques, Seulesco, Reschkano et Vrabiesco et d'un cubain, Septimo Sardiña.

Des trois Roumains, l'un, Seulesco, est devenu mon élève, en ce sens qu'il a toujours travaillé son droit avec moi. Il est devenu plus tard ministre des finances à Bucarest. Reschkano a été procureur du roi à Jassy et, si Seulesco est mort en 1930, je pense que mon vieux Reschkano est encore bien vivant dans la peau d'un magnat réactionnaire ! Vrabiesco était député pendant la Grande Guerre et je l'ai revu en 1916. Sardiña a été tué dans une émeute à Cuba.

Michel Le Boul qui a pris sa retraite comme commissaire central d'Alger, où il vit toujours (je l'ai revu en 1928), était l'être le plus excentrique qu'il soit possible de voir, même à côté du fameux Sapeck, cet étudiant qui, les jours de musique, se promenait au Luxembourg en costume de highlander.

Chaque jour, à partir de midi, Le Boul était en état de parfaite ébriété. Il finit par enlever, un soir, dans le square Monge, une petite bonne d'enfants dont il fit sa maîtresse et qu'il épousa après lui avoir fabriqué trois rejetons. Michel Le Boul était étudiant de toutes les facultés, y compris celles de théologie. Il était aussi élève de l'école des Langues Orientales. Il suivait le cours de malais parce qu'il était le seul élève. Son but était surtout de collectionner des cartes d'étudiant, car, en dehors du cours de malais, je ne pense pas qu'il ait oncques mis les pieds dans aucun établissement scolaire !

Comont, s'il n'est pas mort, doit être aujourd'hui conseiller dans quelque Cour d'appel. Il était athée mais il pratiquait le culte de Gambrinus. Je ne crois pas qu'aucun estomac même celui d'un étudiant d'Heidelberg ait pu concurrencer le sien pour la contenance de bière. Son type ne correspondait même pas au type d'étudiant d'alors ; il fallait,

pour le comprendre, remonter jusqu'à Mürger. À part cela, loyal, le cœur sur la main, ami fidèle et sûr.

Reschkano, bien qu'il fût d'un égoïsme outré, a été pour moi un excellent camarade. Je l'ai revu à Paris pendant la Grande Guerre. Comme tous les Moldo-volaques, il était joueur, mais joueur au point d'inventer le baccarat. Vrabiesco, alors tout jeune, finissait ses études comme externe libre à la boîte Lelarge, drôle d'institution où je lui servais de correspondant (quelle garantie pour la famille !). Il est vrai de dire que j'étais aussi le correspondant de mon ami et compatriote, Gaston Julien, élève à l'Ecole polytechnique. C'était un type que ce Julien! Ses parents tenaient un petit magasin de nouveautés au Grand-Lucé et son grand-père, barbier, rasait les paysans pour un sou, le samedi soir. Encore fournissait-il le savon ! J'allais le chercher le dimanche matin à l'Ecole et je le ramenaient le soir. Je lui prêtais de plus ma chambre pour qu'il y passât l'après-midi avec une grue.

Vrabiesco et Sardiña étaient inséparables. Tous les deux jolis garçons, ils aimaient d'égale passion le billard et les vieilles grosses femmes de brasserie. Toute cette bande se réunissait rue Cujas, à la brasserie Mürger, dont le directeur nommé Vorns avait fait deux fois faillite. Payant mal ses fournisseurs, il en était mal servi et on buvait chez lui des horreurs. Par contre il faisait crédit à ses clients. Il avait imaginé de diviser son café en petites cases obscures dans lesquelles les femmes pouvaient être caressées en dépit de la police des mœurs. Il nous était interdit de disputer les pensionnaires aux riches étrangers. D'ailleurs, par la force même de l'habitude, les femmes nous inquiétaient peu et nous avions fini par considérer comme un honneur d'être servis par le garçon. Généralement, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à deux heures du matin, notre occupation consistait à jouer le rami argentin, fille doublante, en culottant des pipes et en avalant autant de bocks que notre crédit respectif le permettait. Comont seul nous rappelait à la réalité de la situation parce que jamais - jour ou nuit - son Mourlon (traité classique de Code civil) ne le quittait. Quand il ne l'avait pas sous le bras, il était assis dessus. Ainsi, Comont personnifiait pour moi le remords !

Le jour, quoique forcément réduit à des engagements modérés, n'en excitait pas moins de violentes passions surtout quand la fille doublante arrivait à former 4 ou 5 francs, ce qui était rare. Souvent alors, l'infortuné perdant, au lieu de verser la somme dont il devenait débiteur, se levait et demandait grâce. On le huait, on le bousculait un peu, il était honteusement chassé de l'établissement. Mais, quelques jours après, le pauvre joueur, bénéficiant d'une sorte de prescription, revenait se réinstaller et on ne lui parlait plus jamais de sa dette. A la fin, on avait admis couramment que le guignard, après un fort coup perdu, se levât simplement et s'en allât en prononçant ces mots sacramentels : « *Je déclare faillite !* ». On n'y faisait plus attention. Je ne maintenais guère mon courant intellectuel que par la lecture des journaux et des revues que je trouvais au Mürger et aussi quelquefois à la toute proche bibliothèque Sainte-Geneviève où il m'arrivait d'aller tuer le temps entre deux parties de cartes.

Un beau soir, je vis s'installer près de moi, à la brasserie, accompagné d'un de mes amis (poète franc-comtois, ami de Peseur et nommé Alexandre Tanchard) un type étrange qui m'intéressa au plus haut point. Il avait un pantalon effiloché et trop court, de gros souliers de

soldats, une redingote luisante et fripée, avec un chapeau-gibus presque neuf. Il était gros, rougeaud, plein de santé et paraissait avoir une quarantaine d'années. Il parlait haut, faisait parade de quelque érudition, tutoyait tout le monde et recevait sans sourciller les coups de poing et les claques que lui administraient avec familiarité et non sans brutalité les vadrouilleurs ivres. Il parcourait les tables en buvant les fonds de bock avec une avidité qui dénotait chez lui une soif inextinguible. Il me plut immédiatement. Je fis sa connaissance et il m'apprit qu'il était licencié ès lettres, ancien chef d'institution à Saint-Jean-d'Angély et qu'il préparait au baccalauréat les enfants de petits boutiquiers moyennant des rétributions en nature. Tout cela était vrai. Il m'a avoué plus tard qu'il avait été frère mariste et chassé de la congrégation pour ivrognerie.

Il était originaire de Baume-les-Dames et s'appelait Joseph Party. Son rêve était de faire fortune et d'aller s'établir ensuite dans son pays pour y devenir conseiller général. Il s'offrit pour me donner des leçons de lettres en échange de leçons de droit. Nous nous séparâmes vers quatre heures du matin complètement ivre, après avoir échangé un tas de réflexions philosophiques : « *Jeune homme, me dit-il, je te ferai connaître le néant de l'enseignement de la philosophie actuelle. J'irai te prendre demain pour aller assister aux cours de Caro, à la Sorbonne* ». Puis, il fut se coucher dans un petit hôtel borgne de la place Saint-Sulpice où son ancienne qualité de prêtre lui valait probablement quelque crédit.

Le lendemain, il était chez moi avant midi. Il avait apporté une peau de jambon (de la Couenne de lard) que lui avait donné un charcutier de la rue Racine, un morceau de pain, et une salade. Il éplucha la salade dans ma cuvette, envoya le garçon de l'hôtel chercher de l'huile et du vinaigre, pétrit lui-même la salade avec ses mains et déjeuna avec appétit. Puis, pendant que j'allais moi-même déjeuner, à la rôtisserie Mongeon, rue Saint-Jacques, il se mit à mon bureau et rédigea je ne sais quelles notes. Quand je revins, il avait revêtu une sorte de veston en laine, d'un bleu horrible (on appelait cela un coin de feu) que j'avais acheté à la Belle jardinière lors de mon arrivée à Paris. Il me demanda la permission de le conserver... Pour être plus propre. Et c'est dans cet accoutrement qu'il me conduisit au cours de M. Caro. M. Caro était alors en pleine vogue. Pailleron n'avait pas encore fait représenter *Le Monde où l'on s'ennuie* et le monde où l'on s'amuse n'avait pas encore pu reconnaître Caro sous les traits du professeur Bellac. Jamais pareille file de voitures de maître (l'auto était encore dans les limbes) n'avait stationné dans la rue de la Sorbonne. Caro parlait bien mais il était réellement trop pommadé et il débitait froidement des banalités spiritualistes. Henri Bergson était alors petit professeur en province, à Angers, je crois, et il devait apporter aux études classiques un renouvellement plus original. Caro était réellement un conférencier pour dames. Pendant une demi-heure, Joseph Party fut sage, mais tout d'un coup, bien qu'il ne fût pas ivre et poussé simplement par le désir d'épater le bourgeois, il se leva et s'écria : « *Tais-toi ! On a lu ça dans Sénèque !* ». Puis, il sauta dans l'hémicycle d'où il fut immédiatement et brutalement expulsé par les appariteurs. Inutile d'ajouter que je fis semblant de ne pas connaître ce compromettant camarade ; j'attendis la fin du cours et je rejoignis Joseph au Mürger où il faisait le beau avec mon veston. Dès lors naquit entre nous une amitié qui était faite, chez moi, du besoin de protéger un être pauvre et disgracié.

J'avais lu quelques temps auparavant les admirables *Réfractaires* de Jules Vallès, cet oublié qui fut l'un des grands stylistes du XIX^e siècle. Cet ouvrage m'avait causé une impression très vive et je puis dire que, pendant ma jeunesse, j'ai été moi aussi, une victime du livre. Je ne le regrette pas. C'est Vallès qui a excité en moi le véritable amour de l'humanité souffrante ; il m'a poussé vers le socialisme. Barrère qui finit ambassadeur, après avoir été membre de la Commune, disait : « *Quiconque n'a pas été révolutionnaire à vingt ans et conservateur à quarante n'a pas été un homme complet* ». Je ne sais pas si je suis devenu aussi conservateur que l'affirment aujourd'hui mes ennemis ; dans tous les cas, j'ai été dans ma jeunesse, très sympathisant vis-à-vis des révolutionnaires.

Il convient ici, je crois, de reprendre l'histoire de ma formation intellectuelle que j'ai romancée pas mal dans mon volume *Transition*. J'ai esquissé plus haut mes impressions et j'ai raconté comment je suis sorti du catholicisme. Mes opinions républicaines s'étaient naturellement formées et j'ai appartenu à la catégorie des jeunes intellectuels bourgeois qui ont épousé les idées de Gambetta et de Jules Ferry.

Avec Jules Vallès, mon orientation démocratique s'accroît violemment vers la gauche. Ce fut aussi une question d'entourage. Philibert Roger était devenu l'ami et quelque peu le secrétaire de Lissagaray. Gérault-Richard, autre ami d'enfance, m'entraînait aussi vers le parti révolutionnaire. Enfin, je fis, au Café de la Source, la connaissance de Maurice Allard qui devait devenir un des chefs du parti socialiste.

Mes idées ont été ainsi grandement élargies. Sans doute, j'ai été conduit à bien des exagérations, à bien des fautes. J'ai creusé un fossé entre mon père et moi. Mais, je suis devenu un homme plus complet.

FIN DU PREMIER CAHIER